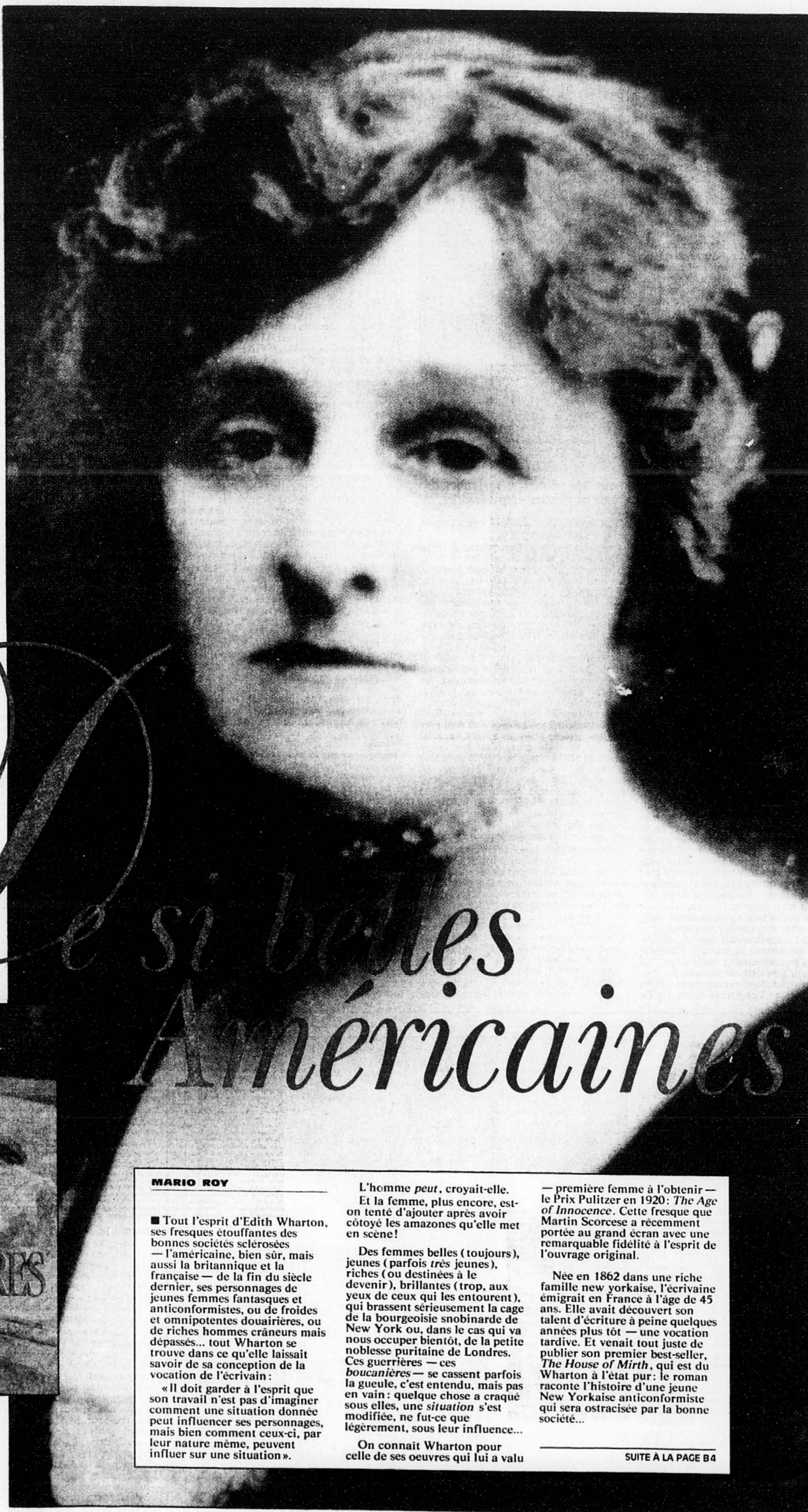


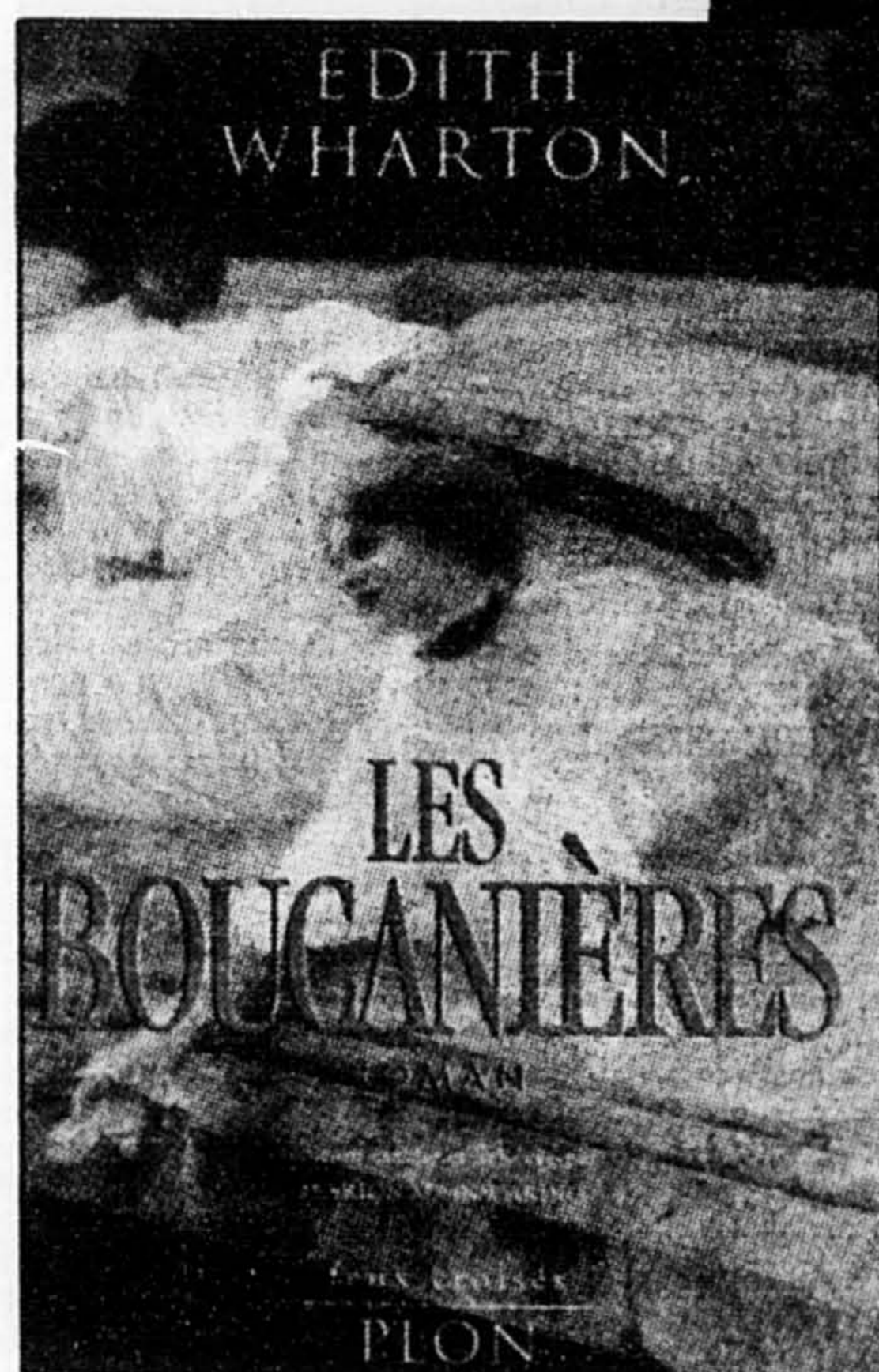


Pierre F. Côté  
Un marathonien  
de la littérature  
page B5

L'œuvre  
inachevée  
d'Edith  
Wharton,  
auteure du  
*Temps de  
l'innocence* :  
au tournant  
du siècle,  
la collision  
de deux  
mondes...



# Les subversives Américaines



La jaquette des  
*Boucanières* - « Les  
Cygnes », Avy Joseph  
Marius (1871-1939),  
repris par Plon.

MARIO ROY

■ Tout l'esprit d'Edith Wharton, ses fresques étouffantes des bonnes sociétés sclérosées — l'américaine, bien sûr, mais aussi la britannique et la française — de la fin du siècle dernier, ses personnages de jeunes femmes fantasques et anticonformistes, ou de froides et omnipotentes douairières, ou de riches hommes crâneurs mais dépassés... tout Wharton se trouve dans ce qu'elle laissait savoir de sa conception de la vocation de l'écrivain :

« Il doit garder à l'esprit que son travail n'est pas d'imaginer comment une situation donnée peut influencer ses personnages, mais bien comment ceux-ci, par leur nature même, peuvent influencer sur une situation ».

L'homme peut, croyait-elle.

Et la femme, plus encore, est-elle tenté d'ajouter après avoir côtoyé les amazones qu'elle met en scène!

Des femmes belles (toujours), jeunes (parfois très jeunes), riches (ou destinées à le devenir), brillantes (trop, aux yeux de ceux qui les entourent), qui brassent sérieusement la cage de la bourgeoisie snobinarde de New York ou, dans le cas qui va nous occuper bientôt, de la petite noblesse puritaine de Londres. Ces guerrières — ces *boucanières* — se cassent parfois la gueule, c'est entendu, mais pas en vain : quelque chose a craqué sous elles, une *situation* s'est modifiée, ne fut-ce que légèrement, sous leur influence...

On connaît Wharton pour celle de ses œuvres qui lui a valu

— première femme à l'obtenir — le Prix Pulitzer en 1920: *The Age of Innocence*. Cette fresque que Martin Scorsese a récemment portée au grand écran avec une remarquable fidélité à l'esprit de l'ouvrage original.

Née en 1862 dans une riche famille new yorkaise, l'écrivaine émigrait en France à l'âge de 45 ans. Elle avait découvert son talent d'écriture à peine quelques années plus tôt — une vocation tardive. Et venait tout juste de publier son premier best-seller, *The House of Mirth*, qui est du Wharton à l'état pur: le roman raconte l'histoire d'une jeune New Yorkaise anticonformiste qui sera ostracisée par la bonne société...

SUITE À LA PAGE B4



310 pages  
24,95 \$

## LE CALVAIRE D'UN TRAVAILLEUR D'ÉLECTIONS

Une démonstration que le feu sacré peut avec les années diminuer mais jamais vraiment s'éteindre!

Un livre de Lucien Cloutier aux Presses d'Amérique

## A votre tour

## Les nouveaux arrivants face au « marché » des prochaines élections

MOHAMMED ZITOUNI

D'origine algérienne, l'auteur est informaticien.

L'élection qui déboule bientôt au Québec laisse présager une gigantesque foire, mi-fête foraine mi-cirque, où seule l'émotion sera chargée d'orienter le choix de l'électeur, ce prince du moment, dont la société tout entière attend de lui qu'il exécute l'un des deux camps politiques qui se disputent ses faveurs. C'est dans l'aisance d'un choix verrouillé longtemps à l'avance que l'électeur du cru s'acquittera de sa tâche. Froidement et sans surprise. Mais, pour l'autre électeur, l'immigrant de la dernière heure qui vote pour la première fois au Québec, c'est le vide grandeur nature: lui est-il possible de disséquer, en peu de temps et tout à la fois, programmes politiques, enjeux économiques, traditions politiques, histoire, valeur des hommes, etc? Comment, en effet, doit-il rassurer une conscience ébranlée par les péripéties de la vie, nourrir un minimum de conviction pour éclairer son choix et prouver en même temps que, pour cette catégorie d'électeurs dans laquelle «on» le classe, les des sont loin d'être pipés.

Pour les fédéralistes du Québec et au bénéfice d'un Québec canadien, tout immigrant est considéré comme un capital d'appoint, acquis, nécessaire et suffisant pour faire barrage au nationalisme «étriqué et maléfique» des autres. Et pour les autres, ce même immigrant est perçu comme un accident de parcours et un accident de l'histoire qu'il faut réparer et mettre au pas au plus vite... au bénéfice d'un Québec québécois. D'un côté comme de l'autre, les laissés pour compte ne font partie, ni du paysage rêvé ni, encore moins, du rêve lui-même.

Il a fallu remonter le cours de la mémoire pour découvrir que c'est l'immigration elle-même, celle d'hier, qui s'est sabordée par son penchant devenu trop «naturel et spontané» de ne basculer que d'un même côté, toujours le même, quels que soient les aléas et quels que soient les enjeux. L'alternance n'a jamais joué. Immuable choix. De ce triste chapitre, on peut à peine tirer par les cheveux quelques circonstances devenues atténuantes par le temps, d'un passé lointain où les humains se déversaient au Québec par grappes entières fuyant la misère, les épidémies, la guerre et l'intolérance. Dans ce passé tumultueux, il était impensable à l'époque de placer auprès de gens lourdement «abîmés» qui révaient surtout d'oubli, de pain et de paix, un projet politique prônant, de surcroît, l'uniformité religieuse et l'étroitesse politique. Beaucoup de chemin a été fait depuis. Ragaillardis par une cuillerée de réalisme et sans forcément vendre leur âme, beaucoup «d'anciens» commentent à descendre doucement de ce nirvana du rêve américain. A petites doses et à petits pas, l'engouement pour la justesse des causes commence à prendre forme dans les esprits, dénonçant ouvertement le fait que l'Eldorado n'est pas forcément fédéraliste... ni forcément péquiste. Dans tous les cas, une chose demeure certaine pour celui qui en mesure l'enjeu: le doute est là,



Pour les nouveaux arrivants, les choix ne sont pas toujours clairs.

annoncer d'une cassure consommée. Et c'est beaucoup.

Depuis toujours, fédéralistes et franc jeu avec les règles élémentaires de la démocratie n'ont pas fait bon ménage. La notion de représentativité de la population, qui obéit généralement aux lois du nombre, fait carrément un doigt d'honneur à l'arithmétique simple: y a-t-il 30 p. cent de députés, classés allophones, à l'Assemblée nationale à Québec? Non. Alors pour qui roule un tel vivier électoral? En réalité, il roule pour 9 p. cent de la population de la province, des anglophones de souche québécoise surtout, auxquels il faut ajouter un peu de l'élite des minorités culturelles qui, sous couvert d'opportunités à saisir pour les uns et d'opportunités à épouser une cause qui n'est pas forcément la sienne, à coups de liberté menacée, de revanche sur l'histoire, de dictature linguistique, etc. Le résultat est effarant: une alliance juteuse et peu coûteuse, payée à vil prix pour mettre à l'abri des privilèges de toute nature tout en gardant la main haute sur les circuits anciennement acquis.

Des gamelles qui traitent comme ça aux chevilles des fédéralistes, il y en a plein. Jusqu'au cœur même de la citoyenneté, cette bascule infaillible, dont le rôle consiste à octroyer à tous les citoyens le même poids quelle que soit leur origine, a été truquée par le passé. Une période de pain noir et d'heures sombres pendant la dernière grande guerre, où des milliers de Canadiens d'origine italienne, japonaise, et autres, prirent, sur ordre des autorités fédérales de l'époque, le chemin de camps de concentration, dépouillés de

leurs biens et de leur honneur, sous le maigre motif d'un tout aussi maigre souffle de sympathie pour l'ennemi en période de guerre. Des familles entières de ces bâtisseurs du pays furent éparpillées à tout jamais, traînées dans la boue, l'humiliation, l'oubli et le mensonge. Récemment encore, pendant la guerre du Golfe, combien de Canadiens d'origine arabe ou de sensibilité orientale ont eu un membre de la GRC dans leur cuisine pendant toute la durée du conflit, histoire de tenir compagnie à leurs opinions et par ricochet soulever l'impact et les conséquences de ces opinions sur leurs communautés respectives. Cette panoplie de maladresses aux conséquences dramatiques, justifiées à l'époque par un paquet de raisons, toutes aussi banales les unes que les autres, et récemment effacées par un discret pardon des autorités fédérales sur une estrade de circonstance, jalonne l'histoire souterraine du Canada d'hier et remet au goût du jour l'absence «d'honneur et d'enthousiasme» d'être fédéraliste... jusqu'au jour où il sera admis qu'un immigrant n'est nullement obligé de se dépouiller de ses racines dans les vestibules d'un aéroport d'arrivée, mettant ainsi un terme définitif aux limites portées à la citoyenneté.

De leur côté, les souverainistes n'ont pas fait dans la dentelle non plus et ce, pour mille et une raisons, la plus importante étant que le multiculturalisme d'aujourd'hui exacerbe fortement leurs sentiments identitaires. Boulonnés au syndrome de survie, ils ont fini par s'imprégner de l'idée que toute différence culturelle ou linguistique est une menace mortelle contre la leur. Souffrir des affres de l'exclusion et des défaites sans fin laisse forcément des traces que seuls le sentiment de délinquance et la bonne foi gommeront au fil du temps. Leur histoire d'immigrants des premières vagues et l'histoire des immigrants des dernières vagues n'ont pas suivi la même trajectoire ni porté le même fardeau tout au long du chemin. Cela n'empêche nullement une coexistence intelligente, pacifique et horizontale où les cultures peuvent se juxtaposer, prenant place les unes à côté des autres au lieu de s'entasser les unes sur les autres, avec les risques d'étouffement ou de disparition que ce mode de hiérarchie culturelle colporte dans sa structure même. Finalité: les tenants de la culture majoritaire au Québec payent le prix politique à chaque tentative de rêver d'un pays sans les autres.

On voit bien qu'il manque, aux uns et aux autres, un zest de maturité politique et des tonnes de témérité pour ouvrir grand leurs cœurs à un nouveau destin et à une nouvelle aventure. Il faudra y injecter un choia d'humilité dans les voiles sans trop tirer sur le gouvernail et surtout beaucoup d'encadrement et d'éducation sur le pont de l'Histoire pour éviter que les mousses des deux bords ne se prennent en permanence pour l'amiral. Quant au nouveau citoyen que je suis, il ne me reste plus qu'à attendre le moment de glisser mon bulletin dans l'urne pour le plaisir d'une conscience retrouvée, le reste pouvant d'ores et déjà prendre congé jusqu'à la prochaine crise du marché des élections.

## La boîte aux lettres

## Les minorités culturelles cachent-elles un malaise collectif?

PIERRE DESJARDINS

L'auteur est professeur de philosophie au collège Montmorency.

Penser l'impensable réalité sociale. Telle est à peu près l'exigence difficile que beaucoup nous demandent aujourd'hui. Bien sûr, il y a ces prophètes, futurologues, astrologues et je ne sais quoi encore qui, à l'approche de l'an 2000, s'excitent fébrilement à la tâche de prédire ce qui nous attend à l'aube du prochain siècle.

Mais, assez bizarrement, bien peu s'aventurent à tenter de comprendre ce qui se passe tout simplement autour de nous, aujourd'hui, comme si, bien que l'avenir se présente de la sorte comme aisément prévisible, le présent, quant à lui, reste indéchiffrable. Il semble en effet que de larges pans de nos sociétés se retrouvent dans un *no man's land* difficilement compréhensible rationnellement.

Objectivement, pourtant, tout est d'une extrême simplicité puisque, avec l'invasion du libéralisme économique, toutes les tensions politiques de jadis peuvent en théorie être réduites à de simples considérations économiques. D'ailleurs, beaucoup d'intellectuels se demandent bien ce qu'ils pourraient faire maintenant que, de toute façon, l'idéologie du libéralisme économique règne partout en maître sur la planète.

Rappelons que c'est dans l'opposition aux régimes en place, telle notamment la monarchie, que se développa la modernité. Mais beaucoup, dont le philosophe Nietzsche, croyaient, dès le début, que celle-ci, en remplaçant un monarque de droit divin par une science athée et trop déshumanisante, risquait de nous conduire tout droit vers une sorte de nihilisme... A moins, disait-il, que la modernité réussisse à garder une force critique...

Mais les «lutes de classes» qui, justement, étaient identifiées autrefois comme un important facteur critique et de changement social n'existent plus... L'on sait cependant que les différences de classes n'ont pas disparu; loin de là et au contraire, avec la récession et l'expansion de la pauvreté, elles sont plus que jamais présentes. Toutefois, les gens du peuple, assez curieusement, préfèrent se sécuriser en se considérant comme membres d'une grande classe moyenne, une classe moyenne, disons-le, fort abstraite car, à l'évidence, avec la polarisation actuelle des riches et des pauvres, cette classe moyenne existe de moins en moins dans les faits... Mais cet artifice politique les protège, pensent-ils, en leur garantissant de ne pas se sentir exclus du système scientifico-économique, un système puissant, qui semble de nos jours à lui seul être garant du bonheur sur terre via la consommation qu'il offre.

Cependant, d'ores et déjà, pour la plupart d'entre nous, et sans le savoir, nous avons été exclus de ce «trop beau» système; nos centres-villes inhabités et nos banlieues (on ne peut plus affreuses) en sont un éloquent témoignage. L'organisation urbaine actuelle est davantage l'expression de la misère que de l'expansion économique.

## Recherche d'identité dans la différence

C'est pourquoi, en l'absence d'une vie communautaire ou économique assez satisfaisante, beaucoup d'individus s'enferment alors en groupes marginaux, formant ainsi au sein de la société des minorités culturelles restreintes auxquelles ils s'identifieront et qui défendront leurs particularités ethniques, sexuelles ou religieuses; noyés dans une société de masse, c'est donc la recherche d'identité dans la différence qui motive de nos jours l'appartenance croissante de certains à un groupe.

Mais, ces minorités culturelles «agissantes», de par leur nature bien spécifique, s'opposent à l'ensemble, favorisant ainsi dans une certaine paranoïa sociale, le rejet ou l'oubli de «l'autre» devenu trop différent de soi. Un peu comme si, aujourd'hui dans ce monde, les individus, faibles et esseulés, écrasés sous le poids d'un système technocratique aliénant, étaient devenus incapables de communiquer avec les autres sans l'intermédiaire de groupes culturels qui les représentent. Mais cet ultime recours du citoyen peut aussi amener un grave danger car, souvent, ces minorités fonctionnant à contre-courant, seront malheureusement portées alors à exacerber leur identité, ce qui, dans certains cas dégenérera en un fanatisme obsessionnel. L'exemple de l'attitude intransigente de certains regroupements ethniques, tels les autochtones, ou celle aussi manifestée parfois par certains mouvements écologistes, gay ou féministes extrémistes, en sont de bons exemples.

Le problème rencontré avec l'essor soudain de ces différentes minorités culturelles est qu'elles ne favorisent rien un développement démocratique sain. Les débats qui s'y passent n'ont jamais lieu, comme on pourrait s'y attendre, sur la place publique, mais en lieux clos, entre membres initiés, donc en marge de la société. Mais certains pourraient dire ici que ces minorités culturelles forment une culture marginale ou une «contre-culture», ce qui en soi serait très valable; ils pourraient

même ajouter à cela que, de toute façon, cette contre-culture *extra muros* est l'unique culture restante valable de nos sociétés qui, ces dernières années, ont été pratiquement vidées d'éléments culturels intéressants.

On se souviendra d'ailleurs à ce sujet que, dans les années soixante, Herbert Marcuse voyait aussi dans ces contre-cultures un aspect positif en ce qu'elles servaient, disait-il, de contre-poids à la culture traditionnelle ambiante; pour Marcuse, en effet, les hippies avec leur culture *love and peace*, confrontés à la culture de leurs parents, s'opposaient et formaient un mouvement contestataire sain pour l'équilibre social. Mais il faut être conscient, cependant, et constater qu'il n'existe plus aujourd'hui, comme à l'époque de Marcuse, d'appartenance culturelle collective assez solide pour s'opposer «sainement» aux nouvelles marginalités culturelles en croissance.

De plus, précisons aussi que, contrairement à l'époque de Marcuse, les plus défavorisés, chômeurs et mésadaptés en tous genres, ne participent aucunement à ces minorités nouvelles à la mode et sont tout simplement relégués aux oubliettes de l'histoire étant aujourd'hui considérés comme de simples étrangers dont, évidemment, plus personne ne veut entendre parler... Et cela, alors qu'il y a une décennie à peine, ceux-ci, rappelés-nous en, étaient en tant «qu'exploités du système», considérés comme des martyrs et des héros de l'évolution historique des peuples...

Au rythme de la décroissance économique actuelle, on pourrait aussi se permettre de poser la question suivante: quand, dans quelques années, une fraction de plus en plus grande de la population risquera ainsi d'être considérée par faute de moyens financiers comme étrangère au système, qu'arrivera-t-il socialement et politiquement de celle-ci? Comment une société formée essentiellement de minorités culturelles en guerre pourra-t-elle alors être en mesure d'assurer le suivi pour un nombre croissant de démunis?

## Champ de bataille entre cultures

En 1992, dans sa *Critique de la modernité*, le sociologue Alain Touraine anticipait déjà ce phénomène:

«La société est remplacée par un champ de bataille entre cultures entièrement étrangères les unes aux autres, où Blancs et Noirs, hommes et femmes, adeptes d'une religion ou d'une autre, ou encore laïques, ne sont plus que des ennemis les uns pour les autres. Les conflits sociaux des siècles passés, qui étaient toujours limités puisque les classes sociales en présence acceptaient les mêmes valeurs et se battaient pour leur mise en œuvre sociale, sont remplacés par des guerres culturelles.» (Fayard 1992, p.225).

L'expansion rapide, ces dernières années, du développement de ces identités culturelles, en apparence inoffensives, mine donc lentement les bases d'une vie collective socialement et politiquement progressive; ce développement favorise, entre autres, l'antagonisme, la montée de la haine envers les autres, tout en refermant sur un mode presque schizophrène l'individu sur une individualité différente, mais à défendre absolument et à tout prix.

On peut, je crois, maintenant évaluer davantage comment notre identité collective est en danger, car beaucoup se retrouvent coincés à choisir entre, d'une part, soit une appartenance idéologique à des sous-cultures à caractère ainsi quelque peu totalitaire, mais sécurisante individuellement ou, d'autre part, un laisser-aller déboussolé et un abandon aveugle à l'utilitarisme technocratique envahissant actuel. Il semble en tout cas que la démocratie moderne, qui était censée apporter aux individus, non seulement une garantie contre les abus de pouvoir des dirigeants, mais aussi une vie culturelle, sociale et politique active et intéressante, soit de plus en plus incapable de remplir ce mandat.

D'ailleurs, ce que l'on appelle aujourd'hui la «culture post-moderne», et qui s'inspire de la reproduction de différents styles des civilisations passées, n'est-elle pas justement cet aveu désespéré du vide qui s'est installé? Car, alors que l'univers technique évolue à une vitesse folle, l'univers culturel collectif semble avoir été abandonné par beaucoup, en cours de route.

Nous accomplissons correctement nos tâches de travailleurs, comme citoyens, nous allons régulièrement aux urnes, et comme consommateurs, nous encourageons nos producteurs, mais, disons-le franchement, nos vrais désirs, nos vraies pensées, et nos angoisses profondes sont devenus absolument incompatibles avec une société qui n'est réglée que sur les lois du marché mondial. Nous sommes devenus de simples agents de fonctionnement utiles, et c'est, je pense, ce qui est le plus grave pour nous en tant que collectivité.

Et, si l'on veut être réaliste, il faut se rendre à l'évidence que, si l'on examine quelque peu l'évolution sociale des dernières années, à mesure que progresse ce rationalisme technologique utilitariste, la socialisation, elle, recule, et que, maintenant de plus, la haine risque de s'installer entre factions culturelles adverses.

## Gaspillage éhonté du patrimoine

LUC BROUSSEAU

Au hasard de nos déplacements dans cette ville, il arrive parfois que l'on aperçoive des choses suscitant de l'indignation. Cela m'est arrivé, dernièrement, alors que je me trouvais dans le quartier Côte-des-Neiges, près de l'intersection de la rue Decelles et du chemin de la Côte Sainte-Catherine. En marge des immeubles bâtiments institutionnels que j'y ai aperçus, il y avait un autre édifice, plus discret, celui-là, et certes moins présent à l'esprit qu'un oratoire, un collège ou un pavillon universitaire.

Il s'agit du Montreal Hunt Club, sis au sein de cet écran de grisaille qu'est le stationnement de l'hôpital Ste-Justine. Déglingué et depuis si longtemps abandonné, il représente un bien triste témoignage de ce qu'il advient d'un élément de notre patrimoine pour lequel un «usage» n'apparaît pas évident, tel un siège social ou un casino. Pour comble de malchance, il aura fallu que cet édifice tombe sous la coupe du conseil d'administration d'un hôpital, dont le seul désir, jusqu'à ce jour, aura été de démolir ce jalon de l'histoire de Montréal.

On est en droit de s'attendre à mieux.

Mais peut-on être surpris, alors que cette façon de faire — ou de ne pas faire — est tout à fait représentative du mode d'action privilégié, non seulement par ce conseil d'administration, mais aussi par tous les paliers de gouvernement dans la solution de maints problèmes nous affectant. Et ce, en laissant ces derniers pourrir et en laissant courir le temps avec l'espoir à peine voilé que ces problèmes finiront par disparaître d'eux-mêmes, tel un vieil édifice accaparant. C'est le cas du Montreal Hunt Club.

En cette année d'élections municipa-

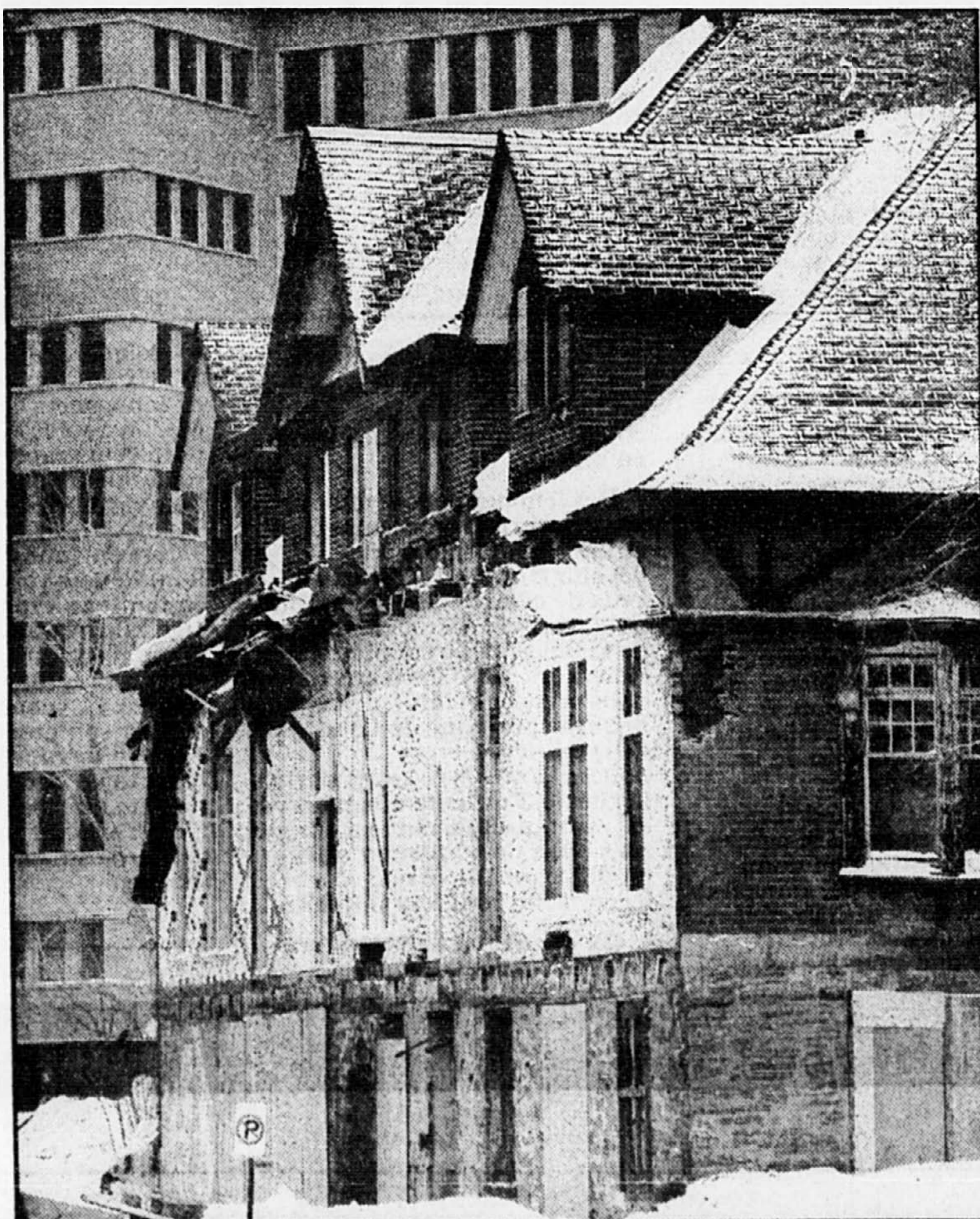


Photo d'archives du Montreal Hunt Club; à l'arrière-plan, une vue partielle de l'hôpital Sainte-Justine.

les et provinciales, il serait nécessaire d'assister à une concertation visant à trouver une solution permanente et acceptable pour tous les intervenants dans ce dossier. Car, au-delà de la seule rénovation ou du déménagement d'un

édifice abandonné, il nous serait permis de percevoir dans un tel geste le symbole d'une volonté de renouveau s'opposant à l'état de décrépitude grandissant de ce quartier et de cette ville.

**Livres**

# John Saul: Bouchard et Manning, de si bons Canadiens?



John Saul

Presse canadienne  
OTTAWA

■ L'écrivain John Saul est à la fois cynique dans son recueil de nouvelles, *De si bons Américains*, et innocent lorsqu'il parle, en entrevue, de l'implication des citoyens dans la vie de la communauté. Saul a frayé avec les décideurs du pays lors de son passage à Pétro-Canada. Après un livre sur les technocrates, il propose donc des nouvelles satiriques, une critique de la classe américaine la plus aisée.

Le recueil décrit ces riches Américains blasés qui se préoccupent d'abord de ce qu'ils vont faire ou manger quand le monde est près de la catastrophe. Des histoires qui se terminent mal surtout, cyniques pour la plupart.

Ce dernier ouvrage de John Ralston Saul suit *Les Bâtards de Voltaire*, une peinture des technocrates et financiers dans un système déresponsabilisé.

« Ce que je fais, c'est ce qu'on a fait dans le passé. Utiliser la nouvelle pour regarder les nouveaux riches. Le plus grand pouvoir dans le monde, ce sont les États-Unis. C'est sûr que les Américains ne sont pas tous comme cela... Mais mon travail n'est pas de fai-

re une présentation équilibrée. C'est sévère mais je ne porte pas de jugement. Ce qui est important, c'est que le lecteur voie ce que je vois... »

D'une façon philosophique, John Saul veut faire ressortir l'indifférence de l'élite face à ses responsabilités sociales. « Je m'inquiète de ce qui va arriver. Ce qui est choquant, c'est que nous avons créé cette énorme élite moderne, 31 p. cent de la population, des experts dans leur domaine. Cette élite est très passive. Cette amoralité va avec la passivité, personne n'est responsable. Le citoyen n'est pas important. »

Il ajoute: « Tout est organisé pour éviter la participation des citoyens. On les traite comme s'ils étaient bêtes... Ma définition de l'individualisme face au corporatisme, sur la place publique, au bien public. Si l'individualisme c'est se retirer de la société, c'est qu'on est devenu un parasite. Il peut y avoir des parasites gentils mais une société démocratique, c'est une société de participation... »

Et Preston Manning, Lucien Bouchard? Pour lui, ce sont des démagogues qui excitent les foules. « Mais je préfère ne pas m'engager dans ce débat », glisse-t-il.



La petite soeur de Calcutta.

PHOTO AP

## L'insaisissable Mère Teresa

PIERRE VENNAT

■ Tout le monde connaît Mère Teresa, cette petite religieuse frêle au sari bleu, toute courbée, qui s'occupe des pauvres et des lépreux, se balade avec un passeport diplomatique indien et a remporté le Prix Nobel de la Paix.

Née Maria Teresa Bojaxhiu, à Skopje, aujourd'hui en république de Macédoine née des ruines de l'ancienne Yougoslavie mais, à l'époque, partie de l'Albanie, Mère Teresa est maintenant âgée de 84 ans et habite les Indes depuis plus de 60 ans. Selon son biographe Navin Chawla, elle serait « la femme la plus puissante au monde ».

mais le temps, ni le désir de se perdre en bavardages inutiles.

On apprend toutefois qu'elle décline invariablement toute proposition de lui assurer des revenus réguliers. « L'argent? Je n'y pense jamais. Il arrive toujours. Nous accomplissons notre tâche pour Notre-Seigneur. Il doit veiller sur nous. S'il veut que quelque chose soit fait, il doit nous en donner les moyens. S'il n'en fait rien, cela montre qu'il ne veut pas que telle chose soit faite. Je n'y pense plus. »

C'est en novembre 1928 qu'elle s'embarque pour l'Inde. Mais, de nous prévenir son biographe, nous ne saurons jamais quelles furent ses premières impressions car elle n'aime pas en parler. Voilà qui ne mène pas loin.

Son biographe a également constaté que Mère Teresa, qui n'a pour appui populaire que celui des pauvres et des plus démunis, accède aux couloirs du pouvoir aussi naturellement qu'aux plus sinistres taudis.

Lui ayant fait remarquer, à moitié sérieusement, qu'elle était la femme la plus puissante du monde, Mère Teresa répondit: « Si seulement j'apporterais la paix au monde entier! »

Ayant rencontré le pape Jean-Paul II, le biographe de Mère Teresa, qui travaille en contact constant avec elle aux Indes, explique au Saint-Père que lui seul pourrait lui conseiller, avec une chance d'être écouté, de ralentir un peu son éprouvant rythme de vie. Le pape répondit en riant: « Quand il est question de son travail, elle n'écoute personne, pas même moi! Mais j'essaierai. » Aux dernières nouvelles, il n'avait pas réussi...

MÈRE TERESA: UNE VIE POUR L'AMOUR. Navin Chawla. L'Archipel, Paris, 1994, 280 pages, 29,95 \$.

## Cahier d'un retour au pays natal

LUCIE CÔTÉ  
collaboration spéciale

■ En dix petits tableaux nostalgiques, dix esquisses plutôt, des histoires très simples, trop vite abandonnées — anecdotes, souvenirs d'enfance, histoires de famille, impressions de voyage —, Bob Oré Abitbol célèbre son Maroc natal dans *Les Faucons de Mogador*.



Il poursuit ainsi, de la même manière, le travail amorcé il y a huit ans déjà dans un premier recueil de nouvelles, *Le Goût des confitures*, en se retrouvant cette fois dans la collection « Autres Rives » des éditions Balzac, réservée aux écrivains québécois issus des minorités culturelles.

La part de fiction des nouvelles de Bob Oré Abitbol semble assez mince. Le narrateur porte le nom de l'auteur, comme les membres de sa famille, etc. Mais, souvent,

un petit élément, humoristique ou philosophique, donne l'impression de lire un conte qui divertit, mais manque de profondeur, n'est pas assez développé.

La nouvelle éponyme, par exemple, fait — rapidement — dans l'allégorie. En quatre pages seulement, elle traite des faucons pèlerins qui ont déserté une île près d'Essaouira (Mogador) et qui, métaphoriquement, représentent ceux qui vivent désormais en exil.

Agrémentés de dessins très naïfs, aux personnages caricaturaux, de Lorraine Corriveau, les textes pourraient, ainsi rassemblés en recueil, constituer une espèce de cahier d'un retour au pays natal.

Le livre s'ouvre justement sur un texte intitulé *Le Retour*. Le narrateur quitte la neige de Montréal pour la blancheur de Casablanca.

Dans un style plutôt rudimentaire, parfois maladroit, avec des images convenues, naïves, — « la mer bleu scintillait de mille feux, comme des diamants » — l'auteur fait resurgir les images de sa ville conservées dans sa mémoire et décrit Casablanca comme il la revoit, avec émotion, après une absence de 20 ans.

Il en profite pour parler de sa famille, de sa situation de juif marocain et d'immigrant, du choc culturel éprouvé en retournant dans son pays.

L'intérêt des textes — qui évoquent la mère, des voisins retrouvés transformés par le temps, des personnages hauts en couleurs, des coutumes — réside dans les renseignements factuels qui leur confèrent une valeur de témoignage, bien plus que dans la qualité littéraire que Bob Oré Abitbol a voulu leur donner.

L'auteur réussit assez bien à restituer les lieux dont il parle, mais les descriptions très lyriques, les envolées pleines d'émotion, ont parfois du mal à s'insérer dans un texte beaucoup plus sobre et banal, aux personnages un peu fades, à l'histoire à peine ébauchée.

Enfin, la concordance des temps laisse à désirer et l'éditeur n'a pas remarqué des erreurs assez graves: « c'est vous mes petits frères Armand, Daniel, qui courraient vos poches pleines de noyaux d'abricot ou de cartes à jouer ».

LES FAUCONS DE MOGADOR, Bob Oré Abitbol. Éditions Balzac, collection « Autres Rives », Montréal, 1994, 115 pages.



Et à lire *Mère Teresa: une vie pour l'amour*, préfacé par nul autre que l'abbé Pierre, on se permet de dire que c'est bien vrai mais en même temps on est un peu mal à l'aise. Tout le volume, bien qu'intéressant, est apologetique. Mère Teresa est une sainte vivante, son biographe haut fonctionnaire au ministère indien des Communications, n'en démord pas.

A la décharge de Navin Chawla, il faut dire que Mère Teresa ne se prête pas aisément aux exigences des aspirants biographes. Elle répète constamment qu'elle-même n'est rien, tout au plus un crayon entre les mains de Dieu.

Et puis, comme le dit son biographe, une caractéristique essentielle de la personnalité de Mère Teresa est sa nature profondément pratique. Elle n'a ja-

## Soazig et Marie-Morgane dans les dédales de Cannes



RÉGINALD MARTEL

■ Comme critique attitré des oeuvres de Mme Sonia Sarfati, ma collègue de *La Presse* je suis devenu un familier de Soazig, fillette mutine et futée. Un charme fou, comme sa génitrice. Je pourrais vivre sans elle, sans Soazig je veux dire, mais je la retrouve toujours avec plaisir. Avec papa-maman la voici au Festival de Cannes, puisque papa Sébastien s'en va chercher un prix d'interprétation qu'il n'aura pas. Avec aussi Marie-Morgane, sa copine bretonne, que dis-je? son alter ego. Et puis une vieille dame du lieu, Amandine, dite Didi, chargée à juste titre de garder l'oeil sur nos deux friponnes.



À Cannes, on rend hommage cette année-là à Claudine Duclos, comédienne disparue en mer il y a longtemps et dont on n'a jamais retrouvé le corps. Disparue vraiment? Sans abuser ses jeunes lecteurs, Mme Sarfati réussit à instiller habilement et le doute et la

certitude. Les fillettes, séduites par l'histoire, réalité ou légende, de la célèbre actrice, voudront en apprendre davantage. Elles en sauront plus qu'elles n'en espéraient, mais promettent de garder le secret enfin révélé.

Heureusement, la promesse n'engage pas Soazig quand elle se fait narratrice de ses passionnantes enquêtes. Elle racontera donc tout tout tout. Et sans la moindre humilité — comme Soazig et Marie-Morgane je me trouve bouleversant d'astuce — je claironnerai donc que mon intuition a été confirmée: Amandine, Claudine, il fallait bien que cela rimât à quelque chose!

Faudrait bien chicaner un peu... Ah oui! Page 18, une transition narrative impardonnable: « Il faut dire que... ». Quant au reste, c'est du tout bon. Les dialogues surtout, nombreux comme il se doit pour ne pas endormir les jeunes lecteurs, et qui ont juste ce qu'il faut d'humour ou de gravité, selon les situations; aussi l'aspect documentaire, pédagogique si on veut, qui renseignera les enfants sur l'histoire du cinéma en général, du Festival de Cannes en particulier, et sur la beauté du département des Alpes-Maritimes.

LA COMÉDIENNE DISPARUE, Sonia Sarfati, illustrations de Caroline Mérola. Collection Roman Jeunesse, éditions La courte échelle, Montréal, 1994, 96 pages.

## Des nouvelles chinoises

RÉGINALD MARTEL

■ Quand elle a publié *Affaire classée* (Humanitas, 1992), ses « nouvelles nord-américaines », j'ai cru Mme Lisa Carducci lancée. Dix-huit textes, sur le thème de l'amour, brefs et bien construits, piquants comme les flèches de Cupidon. L'ensemble des nouvelles du recueil *A l'encre de Chine* est loin d'atteindre cette hauteur.

La Chine où vit l'auteur a inspi-

ré plusieurs nouvelles, soit par ses scènes de la vie quotidienne, soit par ses légendes. Ce sont les meilleures, car elles présentent des situations, des personnages ou des traits culturels collectifs singuliers, mais on n'y retrouve pas le souci de rigueur que le recueil antérieur semblait désormais assurer. Mme Carducci, moins écrivain cette fois et davantage journaliste, semble miser sur le seul effet d'exotisme.

D'autres nouvelles ne sont pas situées. Quelques-unes soutiennent un moment l'intérêt du lec-

teur, puis tombent à plat. Parfois la chute est prévisible, puisque l'auteur n'hésite pas à se plagier. On peut sourire quand une astuce nous a fait confondre un amoureux et un chien; on ne nous fait plus le coup quand on essaie de nous faire prendre un moustique pour un assassin.

Manque d'unité, édition bâclée, un recueil très décevant.

A L'ENCRE DE CHINE, Lisa Carducci. Éditions Humanitas, Montréal, 1994, 144 pages.

PARLEC COMMUNICATIONS

en collaboration avec

La Presse

présente

## Les Bouquinistes du Saint-Laurent

Profitez de l'occasion! À Montréal, sur les quais du Vieux-Port du 5 au 24 juillet de 11h à 23h



PHOTO PIERRE FAGINE

Des livres à ciel ouvert!

Une quarantaine d'exposants, des livres anciens, neufs ou d'occasion, gravures, reliures, à tous les prix, pour tous les goûts.

Musiciens, conteurs publics, jeux de lecture et de mémoire.

LE VIEUX-PORT DE MONTRÉAL

SPINELLI

Lapointe Rosenstein AVOCATS

CONSEIL GÉNÉRAL DU Rhône

GEORGES LAOUN OPTICIEN

Production et réalisation de Parlec Communications inc

## Livres

## À lire à la vitesse grand V...

CLAUDE MARCIL  
collaboration spéciale

■ Ce thriller est précédé d'une citation de Thomas Mann, le grand intellectuel allemand, ce qui n'était pas sans m'inquiéter.

J'avais tort!  
L'heure des fauves est un roman particulièrement difficile à critiquer parce qu'il y a un risque



serieux de dévoiler l'histoire simplement en racontant l'essentiel. Et ce serait dommage.

New York, le jour de la fête de l'Halloween. Nancy Kincaid se présente comme tous les matins à son travail. Personne ne la reconnaît. Elle s'installe à son bureau, le personnel lui demande de déguerpir. Terrifiée, elle retourne

dans la rue et plonge avec le lecteur dans une folie inquiétante. Une petite voix insistante lui murmure dans l'oreille qu'un meurtre va être commis cette nuit. À huit heures, à la tombée du crépuscule, l'heure des fauves...

Nancy se retrouve dans un hôpital psychiatrique. Le lecteur essaie d'y comprendre quelque chose tout en étant estomaqué par certaines scènes schizoïdes...

Comme lorsque Nancy, seule avec un psy, fait une déclaration. Le psy répond. Nancy, en rage, lui lance: «Ce n'est pas à vous que je parle»...

Dans une autre partie de la ville, on suit deux frères dont l'un a des démêlés avec la police et est flirté par sa voisine. Le style est enjoué, vivant: «Comme si elle était réellement prête à assumer une autre liaison avec un type à moitié cinglé qui avait déjà une petite amie, un problème avec la drogue et la police aux trousses. Plus un frère dont elle était secrètement amoureuse. Hé, l'ordinateur d'une agence matrimoniale n'aurait pas fait un meilleur choix: Jeune femme autodestruc-

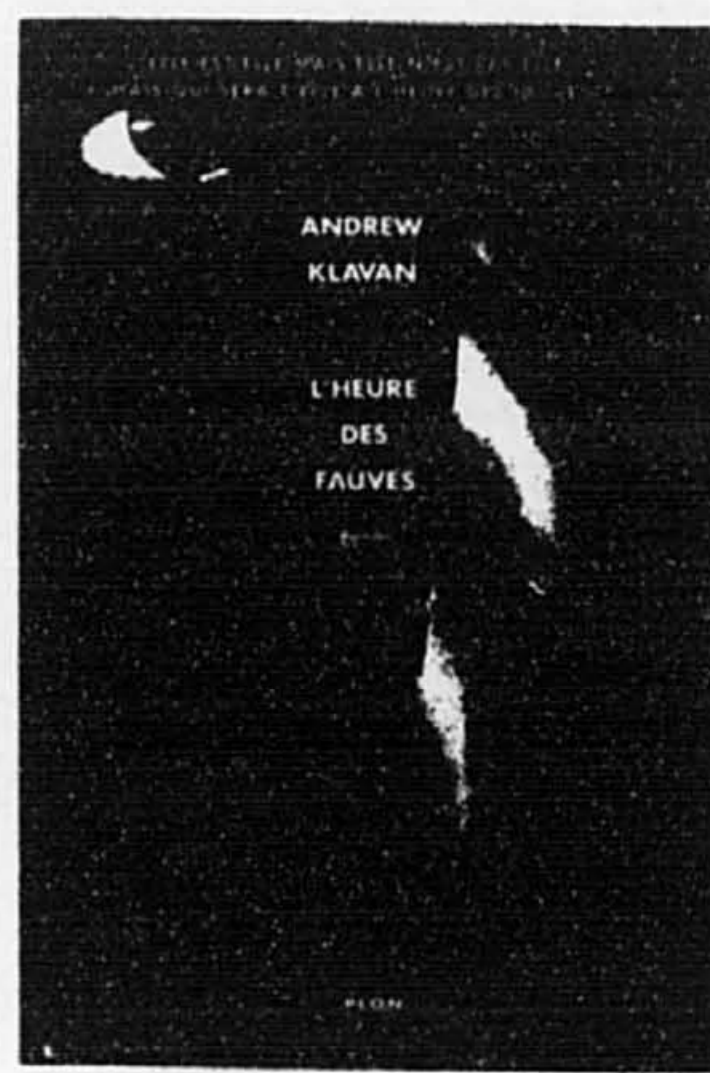
trice cherche homme instable sur le plan émotionnel pour angoissés, interdépendance et promenades au clair de lune...

Mais c'est un thriller, pas un roman d'amour et certains passages font d'autant plus frémir qu'on a suivi, une paranoïa après l'autre, un indice après l'autre, le suspense mené de main de maître par l'auteur. «Il regardait fixement le téléphone. Ses mains ballantes se mirent à trembler le long de son corps. Sa peur avait pris l'apparence d'une sorte de gigantesque chauve-souris. Accroupie avec les ailes repliées. Attendant de les déployer. Attendant de s'envoler...»

Tout en lisant ce roman à la vitesse grand V, je me demandais comment l'auteur s'y prendrait pour trouver une explication logique à tous les faits incongrus, incompréhensibles, de l'histoire.

Eh bien, chapeau bas!  
Son explication est impeccable, originale, plausible. Je ne peux en dire plus. Un excellent thriller.

L'HEURE DES FAUVES, Andrew Klavan. Plon, Paris, 1994.



Raymond Plante

## Plante: la violence comme pivot

SONIA SARFATI  
collaboration spéciale

■ «Les jeunes ne sont pas sipires! Seulement, ils pataugent dans le monde qu'on leur donne», lance Raymond Plante.

Et par les temps qui courent, ce monde est secoué par des événements pas particulièrement réjouissants. «La violence, tant familiale, que sociale et mondiale, est actuellement ce qui me fait le plus peur», poursuit l'auteur qui a à son actif plus d'une vingtaine de romans pour enfants, adolescents et adultes.

D'où un besoin pressant (une nécessité, peut-être), pour Raymond Plante, de faire de cette violence le pivot de son plus récent roman pour adolescents, *L'Étoile à pleuré rouge* (Boréal) — dans lequel ce magnifi-

mières armes (Michèle Marinneau, par exemple).

### Ouverture sur le monde

Mais par-dessus tout, affirme-t-il, il y a une question de temps. Le travail de directeur de collection en demande beaucoup. Celui d'auteur aussi. Sur-tout lorsque les projets se multiplient, comme c'est le cas pour lui: il a actuellement, sur sa table de travail, une biographie romancée de Jacques Plante, une trilogie destinée aux adultes, un téléroman et une nouvelle aventure d'Esther Martin — ayant pour thème la désintoxication.

On est loin, ici, des préoccupations nomblistes de François Gougeon, héros (ou anti-heros...) du *Dernier des raisins* — roman avec lequel Raymond Plante a initié, en 1986, la vague de «romans-miroirs» qui ensuit à déferler sur la littérature jeunesse québécoise.

«Je pense que nous avons produit, au Québec, d'excellents romans de ce genre, regardant l'auteur. Les ados se regardent beaucoup le nombril... et c'est normal — d'ailleurs, en ce sens, je trouve que l'adulte actuel est, lui aussi, très adolescent. Dans le roman-miroir, nous avons accentué ce trait de caractère. Cela dit, c'est bien beau de dire à quelqu'un d'apprendre à se connaître en se penchant sur lui-même. Mais il ne faut pas oublier que nous vivons parmi les autres, et qu'en les regardant, ces autres, on peut aussi en apprendre davantage sur nous-mêmes.»



que personnage qu'est Esther Martin (héroïne de *La Fille en cuir*) effectue tout un retour.

Roman noir plus que roman policier, *L'Étoile à pleuré rouge* (et non *rose*, comme dans le poème de Rimbaud), commence par un événement «catégorique» fait divers: un homosexuel en train de courir dans un parc est battu et poignardé par une bande d'adolescents.

Témoin de l'agression, Esther sait que sa vie est à présent en danger: un des agresseurs, Yann, l'a reconnue et ne veut pas courir le risque qu'elle les dénonce à la police, lui et sa bande.

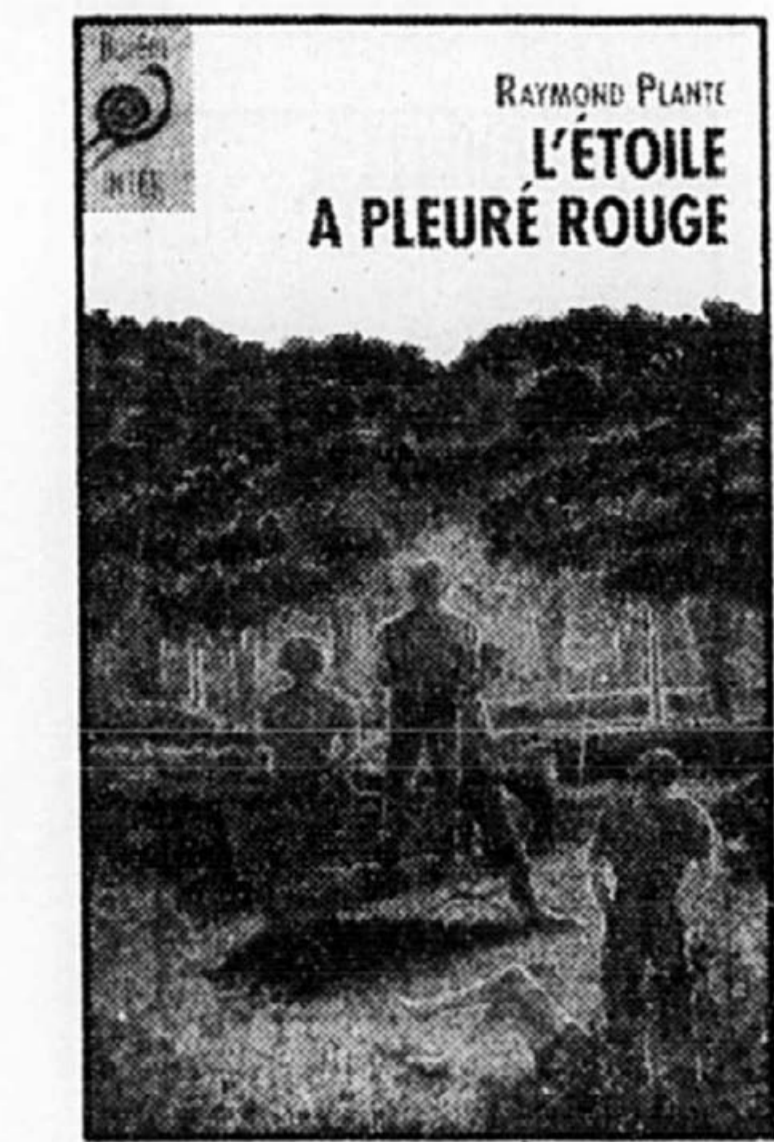
Parlons-en, d'ailleurs de sa bande! Guts, qui vénère les couteaux et «leur confie le murmure de ses petits secrets». Big, le costaud au crâne presque rasé, le chef, et, à 22 ans, le plus vieux du groupe. Man, adolescent en apparence sans problème qui, tous les soirs, joue au baseball avec ses amis (sinon, pense son tuteur, pourquoi emporterait-il ses bâtons chaque fois qu'il quitte la maison?). Lori, victime d'inceste, qui se prostitue et cherche à l'oublier — en se droguant.

Face à eux, se dresse Esther Martin. Intelligente, indépendante, sensible, solitaire. Et, physiquement, grande. Comme à l'étroit dans ce monde «petit» qu'elle traverse à amples foulées. Une «fille en cuir» que Raymond Plante a su rendre comme un morceau de vie. «Je rencontre des adolescents qui me disent être amoureux d'elle», affirme-t-il. Impossible de ne pas le croire.

Bref, *L'Étoile à pleuré rouge* présente une palette de personnages, de caractères. «J'ai voulu montrer les réactions de plusieurs personnes vis-à-vis un même acte de violence», indique l'auteur qui, jusqu'à tout récemment, était également directeur des collections jeunesse chez Boréal.

Collections qu'il a d'ailleurs fondées en 1989, après avoir quitté la direction des collections jeunesse de Québec/Amérique... dont il est aussi à l'origine. «Je ne veux plus faire d'édition!», lance Raymond Plante, pressant la question. Plusieurs raisons, derrière cette affirmation.

«En tant que directeur de collection, tu te retrouves coincé entre, d'une part, les auteurs qui t'aiment... et ceux qui ne t'aiment pas (entre autres, parce que tu refuses de publier leur second manuscrit); et d'autre part, l'éditeur», ajoute celui qui, en tant qu'éditeur, a publié une centaine de romans — dont ceux d'auteurs alors à leurs pre-



Ainsi est née Esther Martin. De ce désir d'ouverture, de cette envie d'aller tirer... l'autre corde. «Si nous retournons aux raisons qui poussent quelqu'un à lire un roman, on trouve deux choses: en quoi tout ceci me ressemble-t-il et en quoi tout ceci est-il différent de moi, explique Raymond Plante. Disons que depuis quelques années, nous avons beaucoup tiré la première ficelle.»

Mais la seconde semble, depuis quelques mois, (re)gagner en popularité. Entre autres, avec l'arrivée de certains auteurs tels Stanley Péan, Guy Lavigne, Louis Emond, Robert Davidts.

Après avoir écrit quatre romans pour adolescents au «je» (le «je» en question étant François Gougeon), Raymond Plante avait également envie de changer de type de narration.

C'est grâce à ce narrateur extérieur qu'il a pu tisser (ô combien minutieusement) la structure quasi cinématographique de *L'Étoile à pleuré rouge*: l'angle de prise de vue change régulièrement, allant du plus large au plus intime; et, sans préavis, la «caméra» se braque sur un personnage, puis sur un autre.

La machine étant parfaitement huilée, l'intrigue avance toutefois sans heurts... autres que ceux des coups de poing.



Le vieux Londres: St. James Street au XIXe siècle.

Thomas Malton. Collection du Victoria and Albert Museum, Londres.

## Wharton: la victoire de la chair et du sang sur les institutions et les rites

SUITE DE LA PAGE B1

D'ailleurs, les rapports d'Edith Wharton avec la société en général, et avec les hommes en particulier, seront remarquablement ceux qu'elle explore sans fin dans ses écrits: parfois convenus mais pouvant aussi être fort singuliers, tantôt platoniques, tantôt passionnés. L'écrivaine vieillira dans sa somptueuse demeure de Sainte-Claire-le-Château, près de Paris. Et s'éteindra en 1937 en lisant un dernier roman inachevé, *The Buccaneers*. Celui-ci a été publié tel quel en 1938. Il l'a été à

XIXe siècle va basculer dans le XXe.

Elles ont des parents ambitieux, qui les verraient volontiers accéder au grand monde, celui qui n'est pas seulement riche mais *branché* aussi — si le terme peut être appliqué au lieu et à l'époque...

Ces parents, les Elmsworth, les St. George, les Closson, croiront trouver à Londres ce qui est refusé à leurs filles à New York: l'accès aux salons qui comptent, avec beaux mariages à la clé. Ce sera mieux encore, même, de l'autre côté de la mer: les Britanniques entretiennent une noblesse, une vraie, celle au sang bleu; un vieux machin figé sous les couronnes et les pierres, gris comme le brouillard, qui tient son rang, riche ou pas, préférant s'il le faut crever de faim plutôt que de sacrifier un éventuel Titien ornant la propriété ancestrale d'Honourslove.

Ainsi, Lord Brightlingsea: «Pour lui, l'univers tenait en un cercle lumineux dont il occupait le centre et qui recouvrait exactement ses soucis et ses intérêts. (...) Les personnes directement mêlées à ces priorités figuraient évidemment à l'avant-plan de la scène, le clergé et la magistrature se cantonnaient à mi-distance, les membres de sa famille s'accrochaient aux franges mal éclairées de la périphérie et le reste de l'univers se fondait dans l'obscurité. Lady Brightlingsea jugeait de son devoir de pêcher dans ces ténèbres extérieures et d'attirer au jour une personne ou une obligation digne de l'attention de son époux, mais aussitôt qu'il la leur avait accordée, elles

s'évanouissaient à nouveau dans la nuit.»

Sur cette planète, voilà, débarquent Virginia, Annabel (la plus jeune), Conchita, Lizzy et Mabel. Ce sera le choc des mondes.

Les cinq belles Américaines vont connaître tous les destins, rencontrer un prince — celui-là n'est pas charmant mais lubrique —, quémander la jolie somme indispensable en fin de mois, rouler grand train, intriguer, s'amuser, épouser, pleurer. Et jeter un duc — cela ne se fait pas mais cela se fera, parce qu'Annabel est ainsi.

### Des lézardes dans les murs

Racontée de cette façon, l'histoire semble presque *harlequinnesque*. Pourtant, rien n'est plus éloigné de la littérature rose.

En général, on compare Wharton à Balzac, ou mieux encore à Henry James, un New Yorkais lui aussi, qu'elle admirait et qui fut d'une certaine façon son mentor. À cause de l'examen patient et perçant de la bête humaine et de ses étranges tribus. À cause de ce bizarre mélange d'élévation morale et de subversion. Wharton trimbale aussi cette antinomie que serait une *sensualité victorienne*: on sent chez Annabel — toujours elle — le moindre frémissement, la moindre langueur lorsqu'un *sein* évoque, presque caressé, détourne subrepticement un équivoque poème...

Parce que, en fin de compte, ce que décrit Edith Wharton, c'est la victoire de la chair et du sang sur les institutions et les rites. Une victoire qui peut être amère, soit,

mais qui n'en est pas moins réel-

le. Dans *Les Boucanières*, même Annabel, qui a laissé aller le duc, le duché et sa propre existence sociale, a gagné sur d'autres fronts. Surtout, les cinq filles d'Amérique, que l'on regardait de haut, ont ébranlé le Vieux Monde — préfiguration du déferlement américain qui caractérisera la seconde partie du XXe siècle.

Dans *Le Temps de l'innocence*, la boucanière est la comtesse Ellen Olenska — Michelle Pfeiffer dans le film de Scorsese — et elle fait craquer de l'intérieur, par la force de son être, l'establishment figé du *Vieux New York* (autre titre de Wharton, un splendide recueil de quatre nouvelles disponible chez Flammarion); un establishment dont la nature est à la fois celle d'une petite bourgeoisie encore vaguement coloniale et celle d'une oligarchie néo-impériale en devenir. Bref, Olenska connaît la défaite mais sort néanmoins du récit la tête haute.

En somme, la (bonne) société se lézarde chez Edith Wharton et c'est un spectacle extraordinaire, immanquablement jouissif. D'autant plus et mieux que l'auteur sait être en même temps implacable envers la bourgeoisie et tendre pour les bourgeois, ces hommes et ces femmes qui ne sont après tout que de malheureux mortels...

LES BOUCANIERES, Edith Wharton, édition établie et achevée par Marion Mainwaring, traduit de l'anglais par Gabrielle Rolin. Plon, Paris, 1994. 433 pages. Aussi: LE TEMPS DE L'INNOCENCE; Flammarion, Paris, 1987; 313 pages.



nouveau l'an dernier sous une forme plus achevée, Marion Mainwaring, collaboratrice et héritière spirituelle de Wharton, ayant terminé et peaufiné l'oeuvre originale.

Le roman revu et corrigé débarque en traduction sous le titre de *Les Boucanières*.

### Le débarquement

Elles sont cinq Américaines — belles et tout le reste... — qui moisissent à Saratoga entre le champ de courses et la véranda en bois peint d'un hôtel vieillot, le Grand Union, à un âge où il y a en même temps les convenances et le désir, à un moment où le

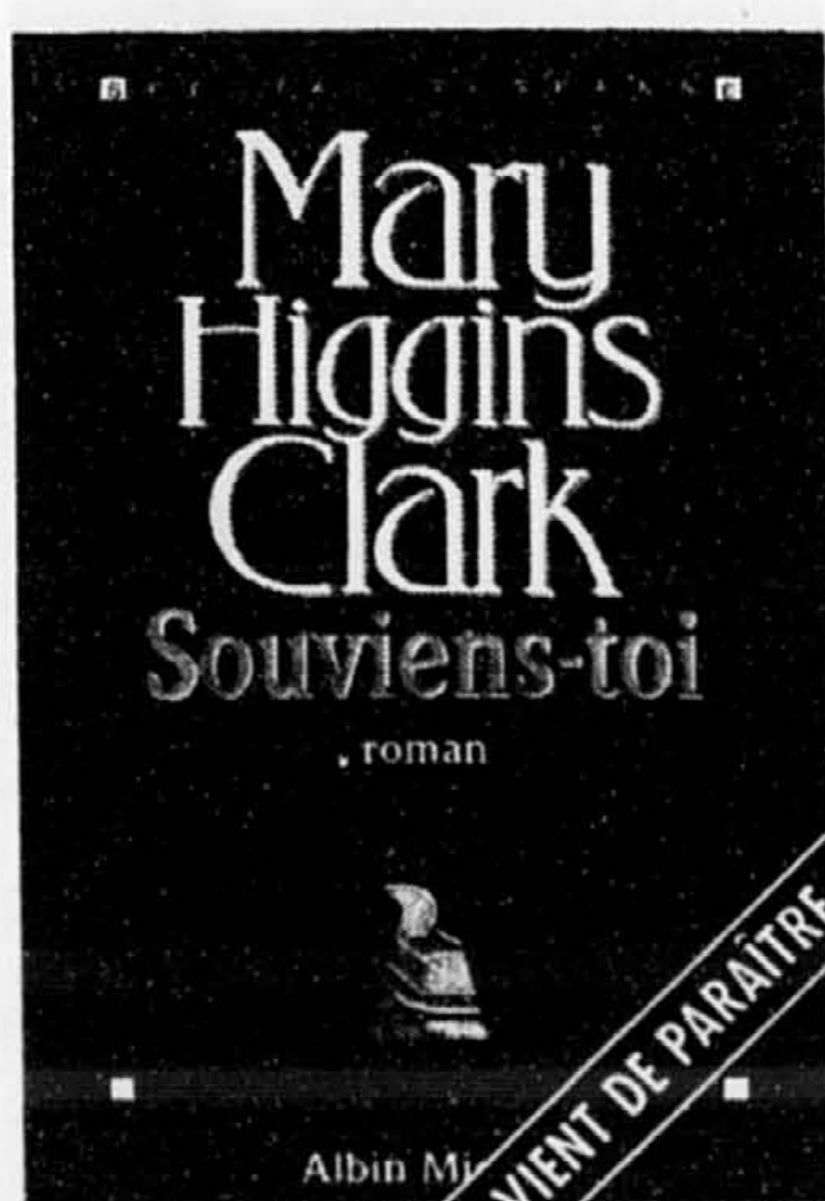
## « SPÉCIAL SUSPENSE »

### Le nouveau roman de la grande dame du suspense



Avec un génie qui n'appartient qu'à elle, Mary Higgins Clark nous enferme à notre insu dans le plus infallible des pièges.

370 pages  
25,95 \$



Albin Michel

Livres



La vie des livres

PIERRE VENNAT

Devrions-nous être chauvins?

■ Décidément, dans nos milieux littéraires québécois, on n'y va pas avec le dos de la cuiller quand on parle des cahiers littéraires des quotidiens. C'est ainsi que dans le dernier numéro de *Lectures*, un mensuel du livre, l'éditorialiste Stanley Péan revient avec un thème cher aux auteurs et éditeurs d'ici: n'en déplaise aux Preux Chevaliers du Nationalisme Québécois, l'institution littéraire d'ici demeure sous la domination des Grandes Maisons d'Édition Européennes, pour ne pas dire Françaises! (Les majuscules et la façon de tourner en ridicule la prononciation de « française » sont de Péan lui-même).

Pas besoin de chercher longtemps pour trouver les responsables selon Péan: les cahiers littéraires de fin de semaine des quotidiens. Et de répéter le vieux cliché, qu'à force de répéter on finit par croire: « Comparez le regard qu'on y porte sur les nouveautés éditées dans la Ville-Lumière et celles publiées ici, comparez le ton des critiques et des entrevues. Je vous jure: aucune commune mesure ».

Et tant pis pour nous, qui recensons surtout des ouvrages de non-fiction (bref des « essais » au sens le plus large du terme), dont les deux tiers sont québécois.

Ce que Stanley Péan, comme d'ailleurs une bonne partie de l'établissement littéraire québécois n'aime pas, c'est surtout les compte-rendus d'entrevues qu'on fait des

écrivains français de passage dans nos murs. Il en a notamment contre le traitement médiatique fait dernièrement à Amélie Nothomb.

« Comment il se fait que le moindre écrivain européen à débarquer à Mirabel voit automatiquement se dérouler à ses pieds un superbe tapis rouge lui donnant accès à toutes les tribunes possibles, dans tous les médias imaginables, où il lui sera loisible de vendre sa salade... », écrit Péan.

Tapis rouge? Vraiment? Le moindre auteur européen? Vraiment?

Pourtant, personne ne nous a dénoncés lorsque, suite à la proclamation des Prix Desjardins, nous avons interviewé, puis publié un texte sur chacun des lauréats dans les cinq catégories primées, le roman, la nouvelle, la poésie, la littérature-jeunesse et l'essai. Même si certains de ces lauréats, sans que cela n'enlève à leur valeur, n'étaient pas des vedettes médiatiques, loin de là. Que l'on ait aussi interviewé non seulement Amélie Nothomb, mais Jean d'Ormesson, Jean-Noël Pancrazi et Robert Saulé, faut-il nous le reprocher?...

Et si le problème n'était pas que les journalistes québécois s'intéressent aux romanciers et essayistes français, mais bien que les journalistes français s'intéressent peu ou pas aux auteurs d'ici, même quand ils passent par Paris? Le chauvinisme des uns justifie-t-il le chauvinisme des autres?

En quelques lignes



De belles affiches guerrières

On n'a pas fini, ces mois-ci, de parler de la deuxième guerre mondiale.

Cela a commencé le 6 juin, avec le cinquantième anniversaire du débarquement de Normandie. Puis il y aura en août celui de la libération de Paris, pour finir en mai 1945 par le cinquantième anniversaire de la capitulation du Reich et de la chute de Berlin; puis, en août, par celle du 50e anniversaire d'Hiroshima et de la capitulation des Japonais.

Les Éditions du Méridien en ont profité pour publier un magnifique album de quelques-unes des principales affiches de propagande produites durant la Première puis la Deuxième Guerre mondiale, sous le titre de *Affiches de guerre canadiennes*, par Marc H. Choko, professeur à l'Université du Québec à Montréal.

Pendant quelques années, ces affiches pouvaient être vues partout au Québec et au pays. Aujourd'hui, la plupart ont été détruites mais comme on le verra, nonobstant leur caractère de propagande, plusieurs étaient de véritables oeuvres d'art.

Pierre Vennat

AFFICHES DE GUERRE CANADIENNES, Marc H. Choko, Éditions du Méridien, Montréal, 1994, 199 pages, 39,95 \$.

Établir des relations saines

Plusieurs personnes sont seules parce qu'elles sont incapables d'établir des relations saines avec les autres ou ont tendance à répéter les mêmes scénarios.

Par le biais d'un guide, Louise Paré et Catherine P. Asselin, conférencières et animatrices en développement de la personne, veulent amener les gens à se connaître pour pouvoir identifier les dimensions de leur personnalité qui influencent inconsciemment leurs choix de partenaires et le type de relations qu'ils établissent.

Danielle Bonneau

LE MATCH PARFAIT, Louise Paré et Catherine P. Asselin, Éditions Québecor, Montréal, 1994, 152 pages, 17,95 \$.



Saint-Ex, l'aviateur écrivain

L'Aléiade vient d'éditer un Album Saint-Exupéry, qui est, comme d'habitude dans cette collection, superbement fait.

Bourré de photos, de documents, de cartes géographiques, et aussi véritable biographie de l'auteur de *Vol de nuit*, du *Petit prince* et de *Terre des hommes*. Vous ne pourrez pas l'acheter, puisque les albums de la Pléiade sont gratuits, offerts à l'acheteur de trois volumes de cette collection. C'est embêtant. Ah ça, faut-il le voler?

C'est pourtant passionnant, de lire l'histoire de ce descendant limousin des Croisés (XIIIe siècle!) et dont un ancêtre, capitaine de régiment, participa aux côtés de Lafayette à la Guerre d'Indépendance américaine... C'est intéressant aussi de suivre les démêlés d'argent, de sentiment, et de guerre, d'un écrivain qui sortait de l'ordinaire et qui fut longtemps considéré comme « mineur ».

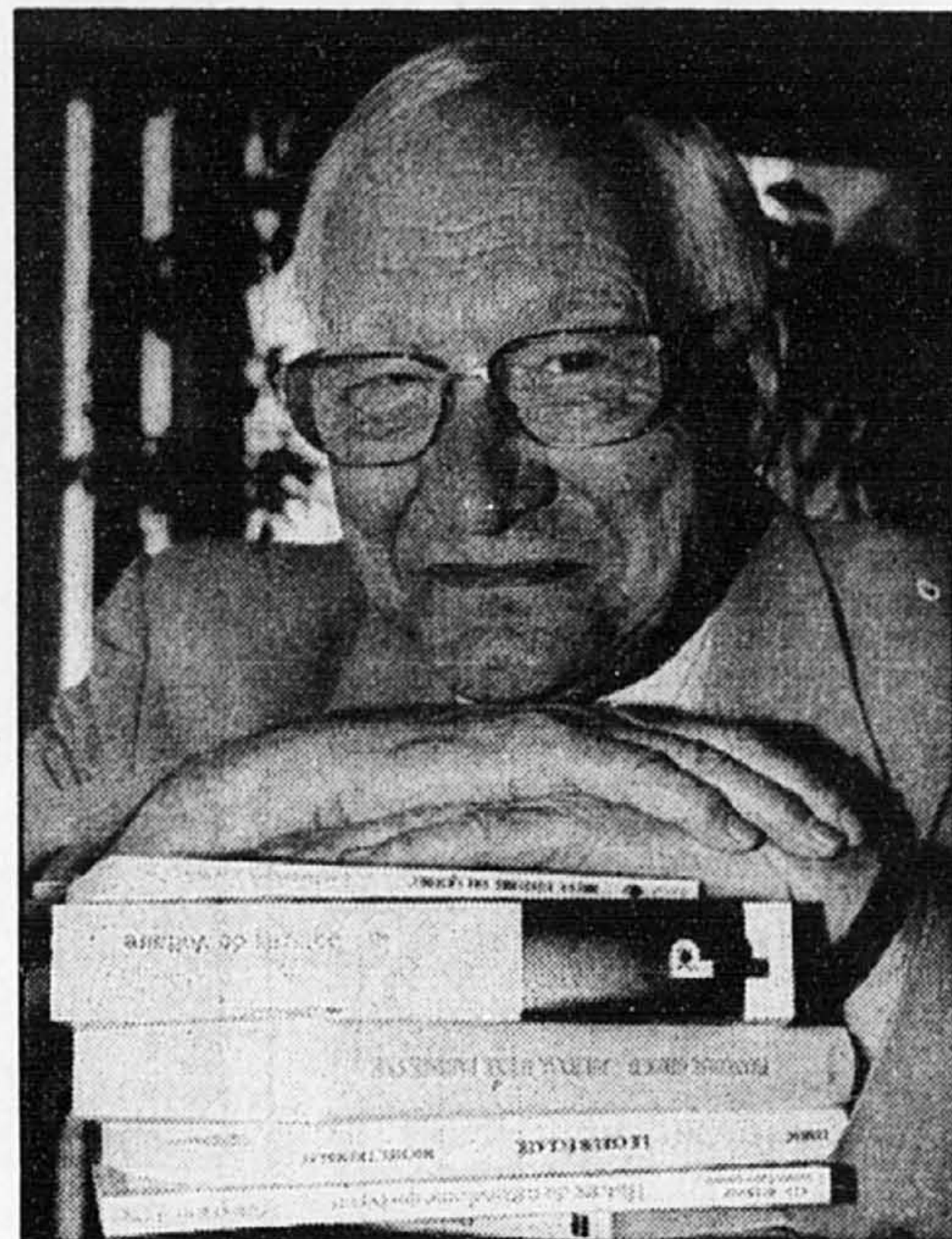
On peut aussi se faire prêter le livre par un libraire ami, par une bibliothèque, ou par quelqu'un de plus fortuné que soi.

Jacques Folch-Ribas

ALBUM SAINT-EXUPÉRY, iconographie choisie et commentée. Album de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1994.

LEURS LECTURES DE VACANCES

Pierre F. Côté lit tout, mais ne parle pas de politique...



Pierre F. Côté est un grand lecteur.

ANDRÉ DUCHESNE

■ Pierre F. Côté est un véritable marathonnier de la littérature. Avec la natation, la lecture constitue son principal passe-temps.

Oui, il a lu avec un intérêt non dissimulé les deux ouvrages de Jean-François Lisée, *Le Tricheur* et *Le Naufrageur*, traitant de la stratégie de Robert Bourassa dans la tourmente constitutionnelle des dernières années.

« Mais je ne me prononcerais pas sur la thèse de l'auteur », avertit celui qui, depuis 16 ans, occupe le poste de directeur général des élections du Québec et est président de la Commission de la représentation.

On comprend son malaise à commenter ces bouquins, surtout à la veille d'une élection au Québec... « Ce qui m'a frappé, c'est tout l'aspect du mandarinat gravitant autour des gouvernements fédéral et provincial. On en apprend beaucoup », précise cet avocat qui est aussi diplômé en relations industrielles.

Non seulement lit-il une quantité incroyable d'ouvrages mais il le fait en maintenant un rythme qui ferait perdre haleine à bien d'autres. « Je lis beaucoup et très rapidement. Lorsqu'une personne me soumet un rapport de trois ou quatre pages, j'ai le temps de le parcourir et d'en retenir divers éléments avant qu'elle ne sorte de mon bureau. Le soir, je ne m'endors jamais sans avoir lu une demi-heure, une heure. Cela permet d'oublier les tracas ».

M. Côté a des intérêts variés. Sur sa table de travail, il a une

vingtaine de livres de tous genres. Sa boulimie l'entraîne aussi dans la lecture de six quotidiens. De plus, il est abonné au *Time* et à *L'Express* et achète l'édition dominicale du *New York Times*.

Amateur de science-fiction (Isaac Asimov) et de romans policiers (Mary Higgins Clark), il ne dédaigne pas devorer une bonne biographie comme celle de la vie du président américain Harry Truman. Et les romans-feuilles de format « brique » tel le récent *Gai-jin* de James Clavell.

Le classique *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez l'a

marqué. « C'est le seul livre que j'ai lu deux fois. L'auteur pousse l'imagination jusqu'à la limite dans l'analyse de la condition humaine ».

Même s'il ne prendra qu'une seule semaine de vacances cet été, M. Côté a inscrit plusieurs livres à son agenda: *Quatre saisons* de Jean Provencher, *Le coeur éclaté* de Michel Tremblay, *Le journal d'une Parisienne* de Françoise Giroud font partie de son répertoire de lectures légères. Parmi les bouquins « plus sérieux », il énumère *Qu'est-ce que la démocratie* d'Alain Touraine, *Les bâtarde de Voltaire* de John Saul et

*Genèse de la société québécoise* de Fernand Dumont.

Ses intérêts le portent aussi à parcourir des ouvrages à caractère religieux comme *Les fonctionnaires de Dieu* d'Eugène Drewermann, un théologien allemand qui démontre que « l'Église catholique a évolué en privilégiant la fonction plutôt que la personne ». L'histoire touche aussi ses cordes sensibles. Il donne en exemple le livre *Farum* de Edward Rutherford qui retrace l'histoire de la ville anglaise de l'ère glaciaire à nos jours.

L'ouvrage qui semble susciter le plus son enthousiasme au-delà de toutes ces lectures d'été est celui de Placide Gaboury intitulé *Un torrent de silence*. « Le titre est un message en lui-même », indique-t-il.

Doué d'une grande capacité de concentration, Pierre F. Côté peut lire en écoutant la télévision. Il préfère toutefois accompagner ses pérégrinations littéraires de la musique de Mozart ou de Jean-Sébastien Bach, ses deux compositeurs préférés. « Comme je l'ai déjà lu quelque part, je dirais qu'après avoir entendu du Mozart, le silence qui suit est éloquent ».

L'été, il adore lire dehors, particulièrement à la plage en plein soleil. « Mais depuis quelques années, je suis plus prudent », concède-t-il.

Qu'est-ce qu'il recommande aux gens qui veulent commencer à lire? « Il faut faire une sélection en fonction de ce qu'on croit aimer et ne pas choisir un livre parce qu'il a eu une bonne critique ou un important succès en librairie ».

SUGGESTION POUR L'ÉTÉ

Deux films, un grand roman

RUDY LE COURS

■ Dans les années cinquante, elle a été incarnée par Jeanne Moreau; en 1994, par Isabelle Adjani.

Pour des millions de lecteurs, *La Reine Margot* restera avant tout l'héroïne du roman d'Alexandre Dumas, à ranger parmi ses plus grands.

La plupart des maisons d'édition viennent de remettre le titre à leur catalogue mais la version qu'il faut se procurer sans faute est celle parue dans la collection Bouquins de Robert Laffont (*La reine Margot* et *La dame de Monsoreau*, Paris, 1992. 1540 pages, 39,95 \$). Grâce au travail de l'historien

dumassien Claude Schopp, c'est la seule qui soit établie d'après le manuscrit, la seule qui n'ait pas subi la censure comme les autres textes réédités d'après les versions publiées en feuilleton dans les journaux puritains de la France louis-philipparde.

C'est la seule où on retrouve les scènes explicites — mais pudiques — de la relation incestueuse de Marguerite avec son frère le duc d'Alençon; la seule accompagnée d'un index de tous les personnages, fictifs et historiques qui jalonnent cette fresque qui raconte moins la vie de la fille de Catherine de Médicis mariée à Henri de Navarre que le drame de son fils Charles

IX qui doit ordonner le massacre des huguenots à la Saint-Barthélémy, sous les pressions de sa mère dévote qui ira jusqu'à l'empoisonner accidentellement croyant tuer le futur Henri IV.

L'action du roman est menée à un rythme d'enfer par Dumas. Ses dialogues sont étincelants. Et puis, en prime chez Bouquins, on trouve la suite du roman, *La dame de Monsoreau*, qui dépeint le règne tumultueux de Henri III, autre fils de Catherine, célèbre pour sa cour de mignons et mort... sans héritier.

De quoi rêver et s'instruire, les pieds dans le sable ou l'herbe.



Place aux dames en noir!

GILBERT GRAND



Rangez vos appendices, les émules de Lorena Bobbitt sont à l'oeuvre...

PHOTO WASHINGTON POST VIA AFP

■ Elles nous avaient habitués jusqu'ici à des intrigues psychologiques figées comme de la dentelle de Bruges ou à de filieuses machinations contrecarrées par des détectives à l'intelligence supérieure devant un verre de scotch ou une tasse de thé et quelques sablés au beurre rance. Place désormais aux « dames en noir » qui affrontent avec rage la violence d'un monde dont elles ont trop longtemps été victimes.

Alors, messieurs les machos, gare! Rangez vos appendices, les émules de Lorena Bobbitt sont à l'oeuvre...

Cela a commencé il y a plus de deux ans avec Helen Zahavi dont le *Dirty Week-end* (Presses Pocket) fit rougir de honte la prude Albion. On y voyait la faible Bella qui, un jour, en eut marre de toujours être la victime des mecs. Et de Londres à Brighton elle se met à trucider tous les cochons de mâles qui osent la désirer et l'approcher. Cela lui fait tant de bien qu'elle regrette d'avoir attendu si longtemps...

Voici que Maud Tabachnik remet ça avec *Un été pourri*: dans un Boston assommé par la canicule, une autre femme en colère — elles sont peut-être plusieurs — égorge au hasard (?) des hommes, puis les émascule avec minutie. L'enquêteur Goodman (au nom un rien provocateur) ne sait où donner de la tête, lui qui est déjà piégé entre une mère juive possessive et quelques maîtresses imprévisibles. D'ailleurs, tous les couples autour desquels gravite ce thriller paraissent problématiques, minés par le mensonge, l'incompréhension et surtout les rapports de force. Sans la rage ni le sordide de *Dirty Week-end* mais plutôt servie par une prose élégante tranchant dans le vif comme un rasoir, Maud Tabach-

nik nous mène au coeur de la guerre des sexes et d'une violence domestique trop souvent banalisée.

C'est également le thème principal de *Pour que justice soit faite* mais Nancy Taylor Rosenberg — c'est le moins qu'on puisse dire — n'épargne aucun outrage à son héroïne Lily. Victime d'inceste dans son enfance, elle est devenue à force de ténacité et d'ambition procureur à la cour de justice de Californie. Mais tout craque lorsqu'elle et sa fille sont violées par un criminel libéré sous caution. Lily le retrouve et l'abat sur-le-champ. Les remords viendront plus tard...

Même si l'éditeur nous précise (étrange confiance) que l'auteur a subi les mêmes traumatismes et suivi la même carrière que son héroïne, on ne peut que trouver cette justice sommaire d'un réalisme forcé et douteux. Non exempte de maladresses, la peinture des difficultés familiales et professionnelles de Lily sonne beaucoup plus juste.

L'amour, la jalousie, la violence conjugale sont également au coeur de *La cinquième femme* de Maria Fagyas, sans contester la réédition de l'année. Qu'est-ce qu'un cadavre de femme de plus au coin d'une rue de Budapest ravagée par la révolution hongroise de 1956? Pour l'inspecteur Nemetz, ce n'est pas un détail négligeable puisqu'il y a reconnu celle qui, quelque heures plus tôt, se disait menacée de mort par son mari. Mais la réalité est bien plus trouble. Comment enquêter alors que tout s'effondre dans un climat délétère de duplicité et de trahison, que l'insurrection est écrasée, que les vainqueurs d'aujourd'hui seront les bourreaux de demain?

Remarquables stylistes  
Non, le style n'est heureuse-

ment pas encore mort, comme le prouvent les intrigues suivantes aux qualités littéraires ou culturelles évidentes. On en attend rien de moins de la part d'un spécialiste de Proust comme Estelle Montbrun: son *Meurtre chez Tante Léonie* (Viviane Hamy) ravira les amateurs du cher Marcel avec allusions, citations, manuscrits inédits pour lesquels on tue. Historienne de l'Antiquité, Anne de Leseleuc s'amuse en créant le personnage de Marcus Aper, un avocat galois qui enquête dans l'empire romain de Vespasien, vers 75 après J.-C. (voir surtout *Marcus Aper et Laureolus*, en 10/18). Remarquable reconstitution de l'époque: Astérix a désormais un rival sérieux!

Sous le titre quasi dadaïste de *L'ange et le réservoir de liquide à freins* se cache enfin un de ces livres inclassables, étonnants et délicieusement inventifs que seule la Série Noire semble vouloir accueillir. Sous prétexte d'enquête criminelle (pour le moins inorthodoxe puisque supervisée par un ange gardien!) dans un pensionnat de jeunes filles tenue par des religieuses intégristes, la néophyte Alix de Saint-André y mêle d'inénarrables épisodes de la vie de pensionnaire, des considérations théologiques fort averties sur Vatican II, des parodies de romans scouts, tout en s'attardant — que de divines longueurs, mais des longueurs quand même — à décrire la « douceur angevine » et les bords de la Loire.

UN ÉTÉ POURRI, Maud Tabachnik, Éditions Viviane Hamy, 1994, 293 pages.

POUR QUE JUSTICE SOIT FAITE, Nancy Taylor Rosenberg, traduit de l'américain par Yolande du Luart, Best-seller, Robert Laffont, 1994, 289 pages.

LA CINQUIÈME FEMME, Maria Fagyas, traduit de l'américain par Jane Fillion, Série Noire no 893, Gallimard, 1994, 220 pages.

L'ANGE ET LE RÉSERVOIR DE LIQUIDE À FREINS, Alix de Saint-André, Série Noire no 2342, Gallimard, 1994, 303 pages.

# Arts Spectacles

## Festival de Lanaudière: bon début de 17e saison

CLAUDE GINGRAS

Charles Dutoit et l'Orchestre Symphonique de Montréal ont assuré un bon lancement au Festival international de Lanaudière hier soir à l'Amphithéâtre.

Ce premier événement de la 17e saison lanaudière — et premier de quatre concerts qu'y donnera cet été le tandem Dutoit-OSM — avait attiré un peu plus de 2000 personnes. C'est peu si l'on tient compte que le site de l'Amphithéâtre peut en recevoir 10 000, mais cela constituerait une bonne assistance dans les conditions habituelles, à Wilfrid-Pelletier ou à Notre-Dame, où la capacité est de 3000.

Le principal attrait du programme était la présence du jeune violoniste russe Vadim Repin, premier prix du Concours Reine-Élisabeth de Belgique en 1989, dans ses débuts au Canada. Vadim Repin avait choisi le Concerto de Tchaïkovsky, l'un des plus célèbres du répertoire, et dont il a déjà signé deux enregistrements. Il a 23 ans, étant né en 1971 — et non en 1973, comme le donnait le programme imprimé (je tiens la précision de l'intéressé lui-même).

Si Vadim Repin n'a pas créé la sensation que l'on attendait, il a néanmoins montré les plus belles qualités de virtuose et de musicien, soutenu par un chef et un orchestre en parfait accord avec lui. Détail à souligner, le soliste, tout comme au disque, joua le Tchaïkovsky dans son absolue intégralité, c'est-à-dire en rétablissant les nombreuses coupures que l'on fait habituellement au finale.

Pendant que l'assistance l'applaudissait, Dutoit lui remettait la « rose du festival » que lui avait offerte en début de concert Louise Forand, l'adjointe du Père Lindsay.

L'après-entracte était occupé par la fameuse *Symphonie avec orgue* de Saint-Saëns, qui fait partie du répertoire discographique de Dutoit et l'OSM. Une belle élégance marqua l'ensemble de l'exécution. Hélas! l'instrument utilisé, un Allen qui tient plus du synthétiseur que de l'orgue, ne rendait absolument pas la puissance et la couleur requises. On le regretta d'autant plus dans le gros accord de do majeur qui ouvre le quatrième et dernier mouvement. Quelle pauvreté de son, surtout quand on se rappelle l'effet que la pièce produisit il y a quelques années, à la Cathédrale de Joliette, certain soir de Festival où le grand Casavant du lieu était tenu par le Père lui-même...

Le concert débuta brillamment par la brève et efficace *Ouverture de fête*, de Chostakovitch.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL. Chef d'orchestre: Charles Dutoit. Solistes: Vadim Repin, violoniste, et Patrick Wedi, organiste. Hier soir: Amphithéâtre de Lanaudière. Dans le cadre du 17e Festival international de Lanaudière.

Programme:  
*Pravdnitchnaya Ouverture*, op. 96 (1954) — Chostakovitch  
Concerto pour violon et orchestre en ré majeur, op. 35 (1878) — Tchaïkovsky  
*Symphonie no 3*, en do mineur, avec orgue, op. 78 (1886) — Saint-Saëns



Milton Nascimento a donné au public du Forum un bref aperçu de l'étendue de son imagination musicale.

## SPECTACLE DU 15e ANNIVERSAIRE Le menu était généreux!

ALAIN DE REPENTIGNY

Pour son 15e anniversaire, le Festival international de jazz de Montréal avait décidé de s'installer au Forum le temps d'une soirée, comme il l'avait fait avec George Benson et B.B. King pour ses dix ans. Le menu était généreux: le Brésilien Milton Nascimento, suivi du maître guitariste de flamenco Paco de Lucia et du trio de John McLaughlin.

Pour rendre justice aux trois artistes, il aurait fallu jouer tard dans la nuit. Les quelque 6000 spectateurs enthousiastes qui avaient envahi le Théâtre du Forum auraient embarqué d'emblée. La preuve? Ils ont réclamé bruyamment un rappel à Paco de Lucia et ses cinq acolytes, entendant de leurs voix et de leurs claques la voix du Festival qui annonçait une pause de 15 minutes.

Finalement, ce n'est qu'à 23h que John McLaughlin est apparu sur scène pour venir chercher la statuette du Prix Miles-Davis que lui remettaient publiquement Alain Simard et André Ménard. Après les avoir remerciés de l'honneur et avoir présenté ses deux complices, le batteur Dennis Chambers et le jeune organiste Joey De Francesco, le guitariste britannique a amorcé un concert consacré en partie au grand Miles avec l'une de ses pièces-fétiches, *All Blues*. McLaughlin, le magicien de la guitare, était en verve et le solo de De Francesco, à l'Hammond XB-3 était torride.

Malheureusement, il se faisait tard et le journal m'attendait...

Le temps a également joué un tour à Milton Nascimento à qui l'on avait demandé d'inaugurer cette soirée pas comme les autres. En une heure et quelques poussières, il a offert au public du Forum un bref aperçu de l'étendue de son imagination musicale, passant sans effort d'une chanson au rythme dansant à une composition ambitieuse trempée dans des arrangements orchestraux.

Angelus. Même qu'ils leur ont demandé un rappel... auquel ils ont eu droit.

Mais ceux qui ont déjà applaudi Nascimento par le passé ont sûrement constaté que l'orfèvre brésilien n'avait pas eu suffisamment de temps pour installer un climat, établir un rythme qui lui permette de retenir l'attention de tout le monde tout le temps.

Paco de Lucia n'a pas eu ce problème. Sa musique chargée de passion et de drame traversait la salle comme un courant électrique. Survolté, le public lui manifestait bruyamment son plaisir après chacune des pièces, de la toute première qu'il a jouée seul à la guitare jusqu'à *Alcazar de Sevilla* servie par Paco et ses cinq comparses: un flûtiste-saxophoniste, un bassiste, un percussionniste, son frère Pepe de Lucia au chant et un danseur-percussionniste pour le moins spectaculaire qui, pendant l'avant-dernière pièce au programme, n'en finissait plus de tourner en battant le rythme avec ses pieds. Debout, le public du Forum mangeait dans la main du danseur, nettement plus jeune que celui qui accompagnait Paco lors de son spectacle à Montréal l'an dernier.

Le jeu d'ensemble était impeccable et le public, hypnotisé. Mais l'ami Paco faisait évidemment plus de place à ses acolytes que quand il se produit uniquement avec des guitaristes, laissant notamment le flûtiste amorcer une ligne mélodique immédiatement reconnue par les spectateurs avant de la reprendre à la guitare.

Personnellement, je préfère Paco avec une formation réduite. Mais je retournerais voir son spectacle d'hier dès ce soir!



Les spectateurs ont goûté les mélodies irrésistibles dont le Brésilien a le secret et ils ont chaudement applaudi la contribution des trois percussionnistes de la famille Silva ainsi que les harmonies vocales des autres membres du groupe, notamment dans la très belle *Only a Dream in Rio* que Nascimento chante avec James Taylor sur son plus récent album,

## WYNTON MARSALIS

### La superstar de la trompette déçoit...

ALAIN BRUNET

Wynton Marsalis aurait pu nous servir le contenu intégral de son excellent album *In This House On This Morning*. Il ne l'a pas fait.

Wynton était censé s'amener avec son septuor, après qu'on eut annulé in extremis la réunion des membres de sa famille pour le moins prestigieuse. Il est venu en sextuor, sans avertissement.

Avant son arrivée sur notre île, Wynton aurait pu livrer quelques interviews aux médias d'ici. Les organisateurs du FIJM ont tout fait ce qui était en leur pouvoir pour le joindre, les patrons ont fait pression. Im-pos-si-ble.

Pas de trombone au rendez-vous, donc, un contrebassiste correct mais loin d'être frappant (Ben Woolf qui, d'ordinaire, se produit avec Harry Connick Jr.), un saxo ténor (Victor Goines) moins intéressant que l'excellent Todd Williams (avec qui Wynton joue sur son dernier album), un solide souffleur d'alto (Wessel Anderson), un batteur et un pianiste de haut niveau (Herlin Riley et Eric Reed). En bref, une formation dont quelques membres ont été amputés.

Et rendons-nous à l'évidence: cet ensemble ne «sonnera» vraiment que dans quelques concerts. La superstar de la trompette a-t-elle pris notre festival à la légère?

D'accord, le concert qu'il nous a livré hier à la Wilfrid n'était pas mauvais, ni médiocre. Mais décidément pas à la hauteur de ses récents accomplissements. Est-il besoin d'ajouter que j'ai été déçu? Moi qui allais me réconcilier avec le puriste virtuose, clamant que son dernier disque était magistral, prêt à passer l'éponge sur toutes les ignominies sectaires qu'il nous rabâche au sujet de la musique ne s'inscrivant pas dans son sillage.

Marsalis a préféré nous livrer un amalgame de standards et de compositions de son cru. Du blues *Snoopy & Woodstock* à la ballade *Stardust* (russie) en passant par la boppeuse *Chasin' The Bird*. Quelques trucs harmonisés à trois voix, quelques solos intéressants, rien de mémorable.



Le concert qu'a livré hier, Wynton Marsalis n'était décidément pas à la hauteur de ses récents accomplissements.

Wynton joue admirablement. Pour qui le découvre, il impressionne à coup sûr. Mais qu'il ne vienne plus nous livrer un show de club, conçu à la va vite. Même du plus grand protagoniste de cet instrument, les jazzophiles montréalais méritent mieux.

Plutôt que de rester au concert du jeune prodige pianistique Sergio Salvatore, prévu en guise d'apéro à Wynton, j'ai préféré prendre l'air et découvrir le sextuor de l'excellent saxophoniste écossais Andy Shepard — scène du Maurier Ltée, à 21 h. En plus de révéler une technique d'enfer, le musicien se montre absolument créatif, tant sur le plan de la composition (orientation de type «bi-énergie»: acoustique et électrique) que de

l'improvisation. Il faudra, de toute évidence nous ramener Shepard en salle.

Au sortir de la Wilfrid, j'ai fait une petite halte au Gesù pour y constater que tout baignait dans l'huile avec le quatuor du saxophoniste David Murray. Ce gros son, ces expirations fortes, ces notes qui ne craignent pas la dissonance, parlez-moi de ça! Qui plus est, cet ensemble fort bien soudé mettait en relief un jeune pianiste qui fera parler de lui: le jeune Ontarien D.D. Jackson a tout pour devenir une vedette du jazz nouveau. Tout comme Jacky Terrasson, d'ailleurs, qui se produisait la veille au même endroit. Quel pianiste subtil! Dans un avenir rapproché, on vous reparlera certainement de ces deux découvertes.

## THE DANGEROUS KITCHEN Zappa sans le rock

ALAIN BRUNET

En début de festival, j'ai pris le risque d'aller popoter dans la «Dangerous Kitchen», concert hommage à feu Frank Zappa imaginé par le compositeur Alain Thibault (l'Association pour la création et la recherche électroacoustiques du Québec — ACREQ — dont Thibault dirige les destinées, avait d'abord promu le concept zappien en octobre dernier; vu le succès obtenu, le FIJM et le Musée d'art contemporain présentent à nouveau cette production dans la Salle multimédia du Musée, et ce jusqu'à ce soir).

Ainsi donc, l'aïe la moins constipée de notre musique sérieuse, voire la plus progressiste, se met à explorer la galaxie Zappa. Ainsi donc, on essaie de légitimer le génie du plus grand compositeur issu du monde rock, tragiquement disparu en décembre dernier des suites d'un cancer. Les arrangements de *The Dangerous Kitchen* sont signés Thibault, Marc Tremblay, Henry Kucharzyk, Walter Boudreau (qui dirige cet ensemble d'une dizaine de musiciens avec la poigne qu'on lui connaît) et, bien sûr... l'oncle Frank.

Le risque encouru dans la Cuisine, force est de constater, n'est pas très grand.

Au point de suggérer à Alain Thibault, un artiste doué aux intentions on ne peut plus louables, de retourner à sa table de travail (et sa table tournante) pour y réfléchir sur l'esthétique rock. Vous me voyez venir?

Si les classiques de Zappa figurant au programme de *The Dangerous Kitchen* sont rigoureusement relus par cet ensemble (*Peaches En Regalia*, *The Black Page No. 1 & No. 2*, *Zombi Woolf*, *Inca Roads*, *Penis Dimension*, *Brown Shoes Don't Make It*, *Andy*, etc.), si la complexité, l'humour acide et les multiples références repérables

dans l'écriture zappienne y sont mises en relief, on peut néanmoins remettre en question la facture de cette approche.

En toute subjectivité, je vous confierai ne pas m'être adapté (alors là, pas du tout) au chant classique de la pourtant compétente soprano Pauline Vaillancourt, une des deux voix de l'ensemble: si l'artiste réussit généralement à reproduire avec exactitude les données émanant des oeuvres zappiennes, elle ne semble pas en saisir l'esthétique. Bizarrement, son acolyte, le baryton Steven Horst, donne l'impression de mieux s'acquitter de sa tâche... À la limite, ces honorables chanteurs n'y sont pour rien... Demande-t-on à Cecilia Bartoli d'endosser un pot-pourri de Led Zeppelin? L'anti-sectarisme a tout de même ses limites; même si d'une grande subtilité, l'écriture de Frank Zappa (dans la portion majoritaire de son vaste répertoire), exige la compréhension d'un monde: celui du rock, cibouveau!

Le rock, c'est un batteur qui cogne d'aplomb en plus de déployer toute la complexité inhérente au langage de l'oncle Frank. Pas ce Blair Mackay qui ne fait vraiment pas le poids avec les Terry Bozzio, Chad Wakeman, Chester Thompson, Aynsley Dunbar et autres virtuoses jadis embauchés par le disparu. Le rôle du batteur est crucial dans l'univers zappien, faut-il renchérrir.

Le rock, c'est aussi l'improvisation, trop peu présente dans *The Dangerous Kitchen* — la musique entièrement écrite, voire celle excluant toute improvisation, était évidemment mieux rendue par l'ensemble.

Le rock, c'est une guitare électrique tonitruante, beaucoup plus en évidence sur scène.

Réflexion faite, je n'ai pas vraiment flairé le danger dans la Cuisine. Au pire, je m'y suis senti les fesses serrées.



Walter Boudreau dirige cet ensemble d'une dizaine de musiciens avec la poigne qu'on lui connaît. Bizarrement, le baryton Steven Horst donne l'impression de mieux s'acquitter de sa tâche que la pourtant compétente soprano Pauline Vaillancourt, qui ne semble pas saisir l'esthétique de l'oeuvre de Frank Zappa.

PHOTO CAROLINE HAYEUR, La Presse

JAZZ

# C'est l'année Cassandra Wilson

Fruit de la passion, la chanteuse est mûre pour casser la baraque ce soir au Maisonneuve

ALAIN BRUNET

«Le succès, pour moi, est quelque chose de périphérique. Je ne réfléchis pas à la question, je ne sais comment expliquer le phénomène. En fait, je ne m'arrête pas à ça. Si on porte davantage attention à mon travail, tant mieux. Que puis-je dire de plus?», dit la chanteuse au bout du fil. Nonchalamment.

C'est néanmoins l'année de Cassandra Wilson.

En décembre dernier, son neuvième album en tant que leader, *Blue Light 'Til Dawn* (étiquette Blue Note), raflait cinq étoiles dans le mensuel *Downbeat*. Une telle note maximale, aurez-vous saisi, implique moult embauches dans les grandes salles des grands festivals. Dont le nôtre: fruit de la passion, Cassandra Wilson est mûre pour casser la baraque au Théâtre Maisonneuve, ce soir même.

La chanteuse s'était déjà fait remarquer au début des années 80, associée à la «Brooklyn scene», celle constituée de tous ces jeunes Afro-Américains s'appliquant à rafraîchir la musique improvisée en évitant le collimateur des Marsalis et autres virtuoses cravatés. Comme on le sait, d'importants leaders ont émergé de ce bouillon de culture: les saxophonistes Steve Coleman et Craig Osby, la pianiste Jeri Allen, le tromboniste Robin Eubanks, le saxophoniste Gary Thomas et Cassandra Wilson, pour ne nommer que les plus connus.

Certains enregistrements de la soliste, *Jumpworld* en tête de file (un must sur le label allemand JMT), ont déjà conquis nombre de têtes chercheuses. Par la suite, Wilson s'est associée au guitariste d'origine haïtienne Jean-Paul Bourelly, pour enregistrer *Dance to the Drums Again* (étiquette DIW/Columbia), moins concluant que les précédents.

Les jazzophiles montréalais découvriraient Cassandra en 1990. Et ce fut mé-

morable. Et voici venir la conquête d'un public beaucoup plus vaste avec *Blue Light 'Til Dawn*.

«Plus que jamais, soutient-elle, j'ai suivi mes intuitions, j'ai consulté le guide de la musique plutôt que de me prendre pour un guide de la musique. Pour ce, j'ai aussi écouté les fans, je me suis montrée plus sensible à leurs réactions.»

### Folk-pop, classiques et jazz

Comment critiquer la chanteuse, au fait? N'a-t-elle pas réussi à combiner singularité et accessibilité? Rendons-nous à l'évidence: *Blue Light 'Til Dawn* est un enregistrement magnifique, teinté de folk-pop (titres de Van Morrison et de Joni Mitchell), de blues (classiques de Robert Johnson, notamment) et de jazz. Les arrangements uniques de cet album y sont pour beaucoup dans la consécration de Cassandra Wilson dans les ligues majeures.

«Craig Street est vraiment responsable des choix d'arrangeurs, souligne l'interviewée. Si nous avons choisi ensemble les chansons, c'est lui qui a dépisté les arrangeurs — les guitaristes Brandon Ross et Chris Whitley, le contrebassiste Kenny Davis, les percussionnistes Cyro Baptista et Jeff Haynes, le violoniste Charlie Burnham. La collaboration a été excellente. Ça a évolué d'une façon très organique.»

Wilson indique en outre que Craig Street a été impliqué préalablement dans la Black Rock Coalition, association de musiciens noirs amerloques, dont le groupe Living Colour est partie prenante. Il s'agirait de sa première production dans les ligues majeures. «Une de ces personnes transportées par la musique», glisse Wilson, avec raison d'ailleurs. De la trempe des Hal Wilner et Kip Hanrahan? S'il nous surprend aux prochains chapitres, nous opinerons sans broncher.

Plusieurs de ces musiciens seront d'ail-

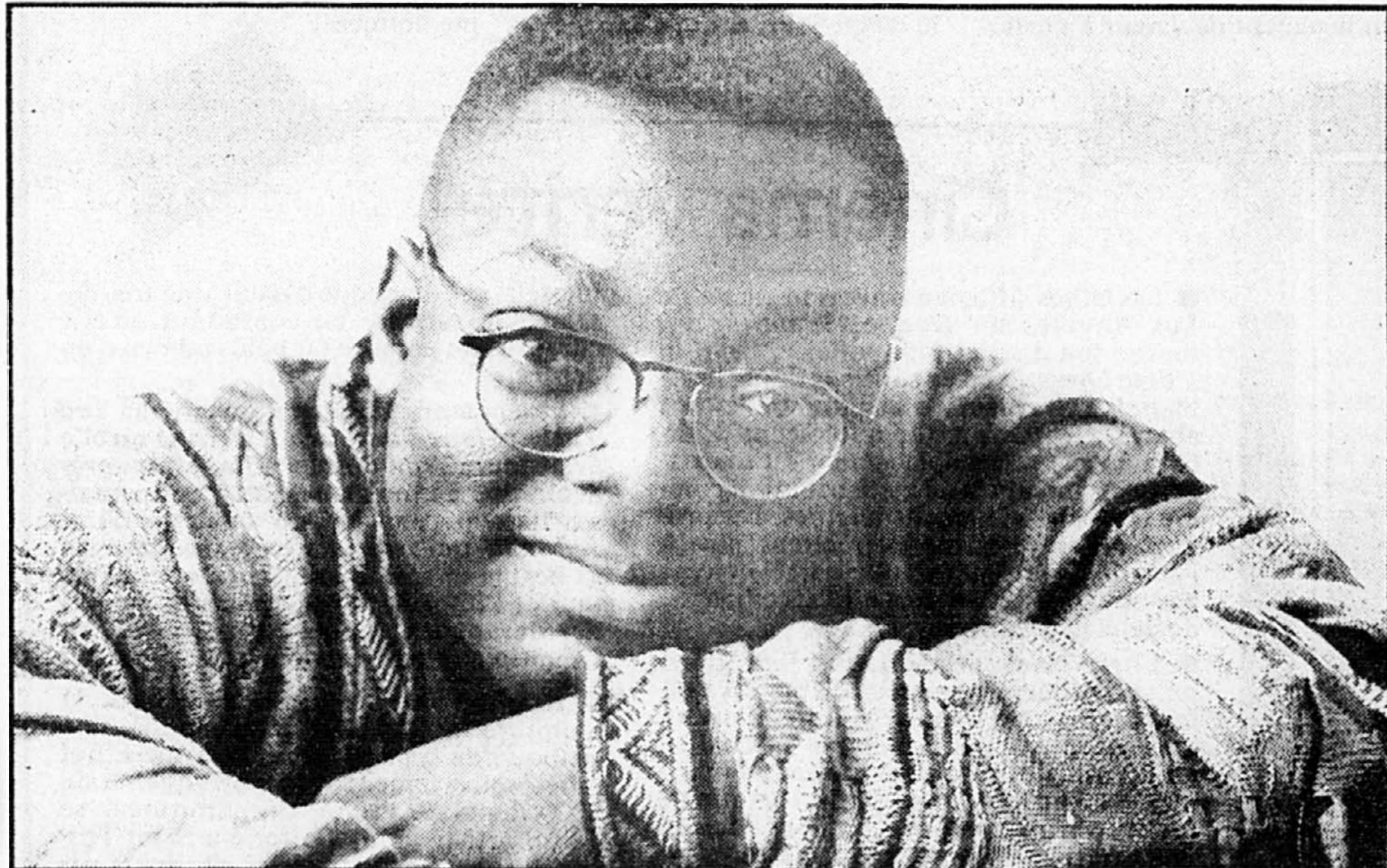
leurs présents ce soir au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts; outre Brandon Ross, Charlie Burnham et Jeffery Haynes, la chanteuse s'adjoindra le percussionniste Lance Carter.

Cassandra Wilson n'a pas beaucoup de temps à consacrer aux interviews. On la sollicite de partout, la dame ne semble pas tout à fait habituée à tant d'attention. Au bout de huit minutes et des poussières, elle raccrochera en s'excusant, sa journée étant tellement chargée. Ouais... Même Jagger fait plus long...

Le succès, s'en fout-on vraiment, divine Cassandra? «You know, it just happened... Certains fans ont absorbé mon matériel depuis le début, d'autres ne l'ont pas fait. Et puis après?», avait-elle laissé tomber, frisant la suffisance au début de cette courte conversation.

Problème d'attitude ou non (peut-être l'avons-nous tout bonnement jointe lors d'un de ces après-midis de chien), Cassandra demeure une artiste extraordinaire, dont nous risquons de pardonner sous peu le minimalisme en interview.

Cassandra Wilson, associée à la «Brooklyn scene» constituée de jeunes Afro-Américains qui s'appliquent à rafraîchir le jazz en évitant le collimateur des Marsalis et autres virtuoses cravatés, se fait déjà remarquer au début des années 80. En décembre dernier, son neuvième album en tant que leader, *Blue Light 'Til Dawn*, rafle le maximum dans le mensuel *Downbeat*: cinq étoiles!



Cyrus Chesnut: Betty Carter m'a encouragé à composer ma propre musique.

## Cyrus Chesnut / Le mandat des jeunes est de faire évoluer l'héritage des ancêtres

ALAIN BRUNET

«Son album *Revelation*, lancé il y a quelques mois sur étiquette Atlantic Jazz, fut primé par la critique. En janvier dernier, son passage au Village Vanguard a été plus que remarqué par les médias new-yorkais. Que des louanges pour Cyrus Chesnut.

«Oh man, tout ce que j'essaie de faire, c'est de la musique...»

En direct de Brooklyn, le pianiste commente la dithyrambe à son sujet. On a effectivement dit de lui qu'il était à réinventer le concept du trio jazz (ce soir au Gesù, le contrebassiste Steve Kerby et le batteur Dion Parson l'accompagneront), éloge qu'il s'applique à désamorcer au bout du fil.

«Mon premier but, renchérit-il, c'est simplement de créer une musique que les gens pourront tous apprécier, du simple amateur au connaisseur. Qu'elle soit complexe ou non, tous devraient être capables d'en tirer quelque chose. Je fais de mon mieux,

j'essaie de trouver de nouvelles façons d'énoncer l'harmonie...»

En toute modestie, Chesnut vit des moments heureux.

«J'ai été chanceux jusqu'à maintenant, et j'ai beaucoup appris», opine modestement ce musicien des plus qualifiés, ayant accompagné nombre de vedettes du jazz international — à Montréal, on l'a entendu notamment aux côtés de Betty Carter, Courtney Pine, Chico et Von Freeman. Ailleurs, il a entre autres accompagné Wynton Marsalis et le regretté George Adams.

Que tire Cyrus Chesnut de ces expériences? «On m'a enseigné à bien me positionner dans un ensemble, à terminer un solo lorsqu'il est temps, à être un vrai joueur d'équipe», répond-il brièvement, avant de causer direction d'orchestre.

«Mon leadership, je l'ai surtout appris en assurant les premières parties des concerts de Betty Carter. Elle m'a encouragé à composer ma propre musique, ne pas jouer trop de standards. C'est ce que je fais, finalement.»

On abordera ensuite l'incontournable thème, celui de la tension entre innovation et traditionalisme.

«Le mandat des jeunes jazzmen, estime Chesnut, est de faire évoluer ce que nos ancêtres ont mis en place. Il faut, en ce sens, tenir compte de l'histoire. Mais, comme la société évolue, la musique doit en faire autant. L'évolution du jazz nécessite la connaissance de ses maîtres, mais doit également laisser place à la croissance.

«Avec l'arrivée des Marsalis, considère-t-il, on a enfin porté attention à cette musique pour ce qu'elle était: du jazz. C'était beaucoup plus que la vision romantique d'un vieil idiomme, beaucoup plus qu'une musique de vieux. Tant mieux si l'industrie du disque s'y intéresse désormais.»

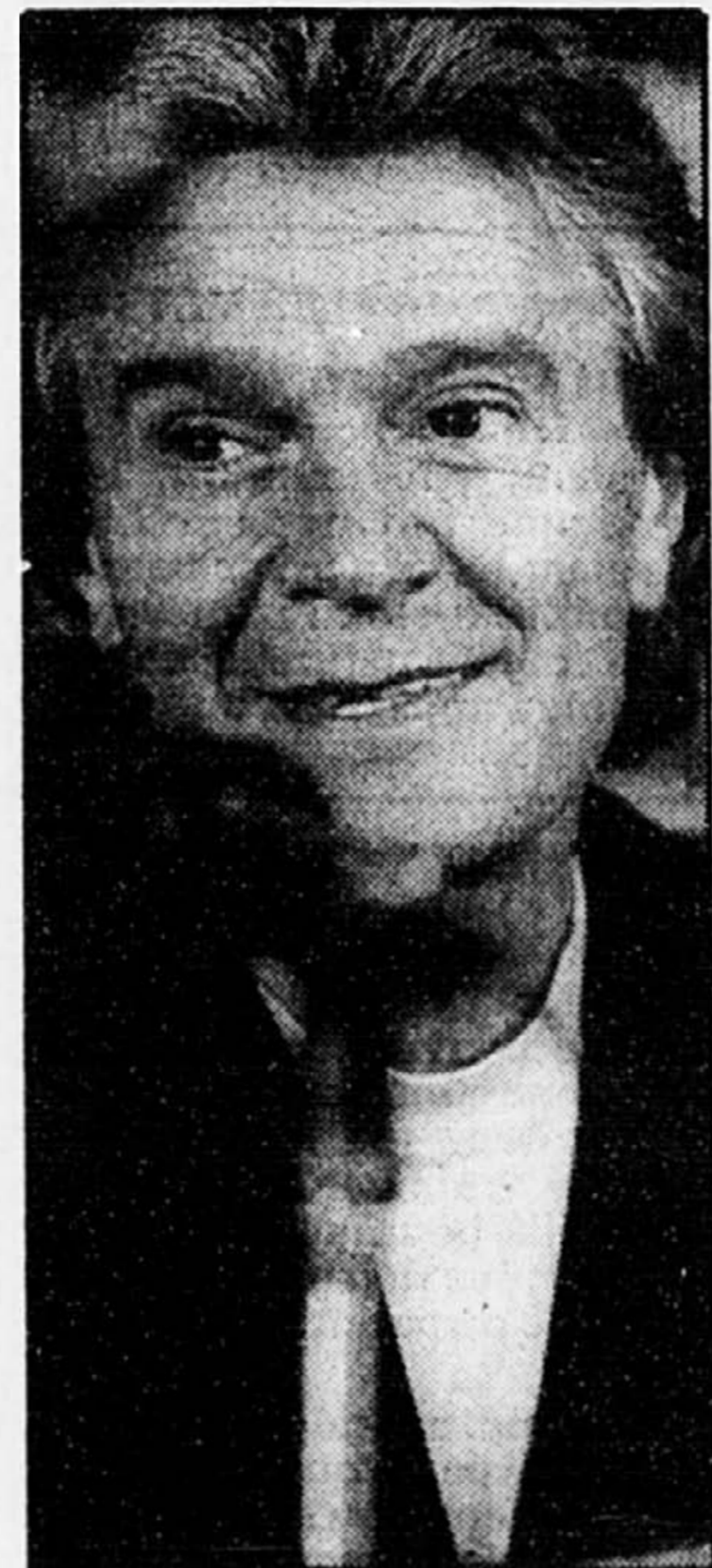
Et Chesnut de se révéler diplomate, ouvert à toutes les tendances créatives en musique improvisée. «Il y aura toujours des factions qui s'opposent. Normal. Cela n'empêchera pas le jazz d'aller de l'avant.»

## John McLaughlin, premier lauréat du Prix Miles-Davis

Le Festival de jazz de Montréal, par l'entremise d'Alain Simard et André Ménard, remettait hier pour la première fois le Prix Miles-Davis au guitariste John McLaughlin, qui se produisait au Théâtre du Forum en soirée.

«J'ai déjà une dette colossale envers Miles Davis, que je ne pourrai jamais lui rembourser», a dit McLaughlin avant de comparer l'influence de son maître sur la musique à celle de Picasso sur la peinture du XX<sup>e</sup> siècle. «Pour moi, Miles n'est pas mort, c'est impossible. Il a toujours une place importante dans ma vie. Je l'écoute quasiment tous les jours.»

Le Prix Miles-Davis et la statuette qui l'accompagne seront remis tous les ans à un grand musicien pour l'ensemble de son oeuvre et sa contribution au renouvellement du genre.



John McLaughlin



Brian Setzer

## Du Offenbach pour le Stray Cat

Brian Setzer, le Stray Cat qui cassait la baraque avec son big band au Spectrum, vendredi et hier soir, s'est vu remettre un cadeau original par le v.-p. du festival André Ménard: un CD et un disque de vinyl de l'album *Offenbach en fusion* que la bande à Gerry Boulet avait fait avec le big band de Vic Vogel, en 1979! Le CD, tiré du coffret d'Offenbach, pour la musique et le vinyl pour la photo!

Ménard raconte: «Quand il a vu sur la pochette les gars avec tous ces vestons blancs derrière, Setzer a dit à son gérant: "regarde, quelqu'un d'autre l'avait déjà fait avant nous!"»

L'histoire ne dit pas ce que Setzer pensera de cet album vieux de 15 ans quand il le déposera sur son lecteur de disques compacts.

ALAIN DE REPENTIGNY

## Kenny Burrell Frank Morgan

### Deux beaux vieux messieurs paisibles

ALAIN BRUNET

Au Musée d'art vivant (paradon, au Théâtre Maisonneuve), se produisaient hier Kenny Burrell et Frank Morgan, deux géants issus d'une époque que l'on juge désormais classique.

Cet art se maintient fièrement, vieillit en paix, impose le respect.

On n'a qu'à observer le sourire épanoui d'un Morgan savourant chacune des secondes passées en dehors de Sing Sing (il y est resté enfermé pendant plusieurs centaines de lunes et il en est sorti depuis quelques douzaines), émettant sur son alto ce son calme et voluptueux, nettement moins parquerien dans la sonorité que des spécialistes l'ont déjà laissé entendre — Frank Morgan

dans le phrasé, cependant, l'aura de Bird plane toujours.

Pas vraiment sur le gros nerf, l'ami Frank.

Idem pour le légendaire Kenny Burrell, un homme réservé, appliqué à construire de magnifiques motifs harmoniques sur son manche. Tout est précis chez le guitariste, astiqué, fin, présenté avec une dextérité excluant toute véhémence. Idem pour la fort compétente section rythmique accompagnant ces messieurs.

Aucun débordement à l'ordre jour, doit-on observer.

Thelonious Monk (*Round Midnight*), Charlie Parker (*Yardbird Suite*, *Scraple From The Apple*), Dizzy Gillespie (*A Night In Tunisia*), Duke Ellington (*In A Sentimental Mood*), des extraits du dernier album de Morgan réalisé de concert avec Burrell (*Listen to the Dawn*) seront entre autres cités lors de cette rencontre serene. Serene, mais sans surprise apparente.

En somme, de beaux vieux messieurs paisibles, placides. Des sages que l'on consulte, dont les trouvailles sortent parfois de leur considérable banque de données. Si Burrell et Morgan ne sont plus de redoutables créateurs, ils demeurent en pleine possession de leurs moyens, ne manifestent aucune régression dans leur jeu.

Profitez de la vie, messieurs les maîtres.

# FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

## AUJOURD'HUI

### SPECTACLES PAYANTS

- BIX**  
CINÉ-JAZZ (Cinéma-théâtre québécoise, 16h00)
- LORRAINE DESMARAIS**  
LES LAURÉATS DU CONCOURS DE JAZZ (Salle du Gesù, 17h00)
- CASSANDRA WILSON, VINX**  
LES GRANDS CONCERTS (Théâtre Maisonneuve, 18h00)

- ROY HARGROVE**  
JAZZ DIET PEPSI (Spectrum, 18h00)
- 150 ANS DE SAXOPHONE**  
CINÉ-JAZZ (Cinéma-théâtre québécoise, 18h00, 20h00, 22h00)
- CYRUS CHESNUT TRIO**  
LE PIANO EN TRIO (Salle du Gesù, 20h00)
- GEORGE BENSON**  
LES ÉVÉNEMENTS DU MAURIER Ltée (Salle Wilfrid-Pelletier, 20h30)
- A.J. CROCE**  
LE CABARET DU FESTIVAL (Club Soda, 20h30)
- KING SUNNY ADE, NEW AFRICAN BEATS**  
LES RYTHMES JETTA (Spectrum, 21h00)
- THE DANGEROUS KITCHEN**  
JAZZ CONTEMPORAIN AU MUSÉE (Musée d'art contemporain, 21h00)
- PHAROAH SANDERS QUARTET**  
JAZZ DANS LA NUIT (Salle du Gesù, 22h30)

- SPECTACLES GRATUITS**
- VERN ISAAC BIG BAND**  
LES MIDIS COMPLEXE DESJARDINS (Place du Complexe Desjardins, intérieur, midi)
- DIXIEBAND**  
LES MIDIS SUN CHIPS (Terrasse Sun Chips, Jardins de la Place des Arts, midi)
- SAROUMBON**  
LES MIDIS SUN CHIPS (Terrasse Sun Chips, Jardins de la Place des Arts, midi)
- SWEET DIXIE**  
JAZZ DANS LA RUE (Place du Festival, Entrée du Complexe Desjardins, 14h00, 15h30)
- LA PETITE ÉCOLE DU JAZZ**  
(Place du Complexe Desjardins, intérieur, 14h00, 15h30)
- SAROUMBON**  
LES APRÈS-MIDI AIR CANADA (Terrasse Air Canada, Esplanade nord-est de la PdA, 15h00)
- HANS LEVEILLÉ ET LE HANS JAZZ BAND**  
MONTRÉAL JAZZ du MAURIER Ltée (Scène du Maurier Ltée, Ste-Catherine /Jeanne-Mance, 16h00)

- STREETNIX**  
LES 5 À 7 SUN CHIPS (Terrasse Sun Chips, Jardins de la Place des Arts, 17h00)
- MOMENT'S NOTICE**  
LES APRÈS-MIDI AIR CANADA (Terrasse Air Canada, Esplanade nord-est de la PdA, 17h00)
- TIME WARP**  
LES SPECTACLES DU MAURIER Ltée (Scène du Maurier Ltée, Ste-Catherine /Jeanne-Mance)
- LE TRIOLET DE ST-JÉRÔME**  
LES BRUNANTES AIR CANADA (Terrasse Air Canada, Esplanade nord-est de la PdA, 19h00)
- DIANE DE KERCKHOVE QUARTET**  
VOIX D'ICI (Place du festival, Entrée du Complexe Desjardins, 19h00)
- GUY NADON ET LA POLLUTION DES SONS**  
CONCERTS DIET PEPSI (Amphithéâtre Diet Pepsi, de Maisonneuve/Kimberley, 19h00)
- SIXUN**  
LES RENDEZ-VOUS du MAURIER Ltée (Place du Maurier Ltée, Ste-Catherine /St-Urbain, 20h00)

- THE BAGG STREET KLEZMER BAND**  
LES CONCERTS LABATT BLEUE DRY (Scène Bleue Dry, de Maisonneuve /Jeanne-Mance, 20h00, 22h00)
- J.D. SLIM**  
QUÉBEC BLUES (Scène Labatt Blues, Place Fred-Barry, de Maisonneuve/Clark, 20h00)
- AFRICAMANIA**  
TROPICUES DIET PEPSI (Amphithéâtre Diet Pepsi, de Maisonneuve/Kimberley, 21h00, 23h00)
- THE CATHOLICS**  
CONCERTS ÉTOILES DU MAURIER Ltée (Scène du Maurier Ltée, Ste-Catherine /Jeanne-Mance, 21h00)
- POWDER BLUES**  
LES SPECTACLES LABATT BLUES (Scène Labatt Blues, de Maisonneuve /Clark, 22h00)
- L'ENSEMBLE DE NORMAND**  
GUILBEAULT  
CONCERTS-VOUS du MAURIER Ltée (Place du Maurier Ltée, Ste-Catherine /St-Urbain, 22h30)
- J.D. SLIM**  
QUÉBEC BLUES EN REPRISE (Le Grand Café, 23h30)

Francine Grimaldi

collaboration spéciale

La salsa des festivals

J'ai la tête qui jasse! C'est la salsa des festivals. C'est grisant.

Mon Festival de Jazz a commencé le 23 juin aux «Nuits Black» de Québec, avec le géant de la trompette Terence Blanchard dans son hommage à Billie Holiday, et se terminera samedi prochain avec Oliver Jones, qui clôture la 15<sup>e</sup> édition du Festival de Jazz de Montréal.

Les amateurs de jazz seront sûrement d'accord avec moi sur le plaisir «progressif» d'enchaîner ces deux gros festivals de jazz et de blues. Ça fait un beau «crescendo»! À Québec: pas de rues bloquées par les concerts et les kiosques de «fast food» en plein air, pas de bousculade. Rien à voir avec l'atmosphère et l'ampleur du Festival de Jazz de Montréal! Le jour est à nous et c'est au coucher du soleil que les «Nuits Black» commencent. Une riche programmation, à raison de deux ou trois gros noms par soir, c'est confortable, ça se suit bien... Une petite déception toutefois chez Pharoah Sanders, dont on attendait beaucoup (trop?).

La 9<sup>e</sup> édition des Nuits internationales de jazz et de blues de Québec prend fin dans la soie et le velour ce soir avec la supplémentaire de «la môme Kaas», mademoiselle chante le blues au Capitole. Ce beau grand cabaret-théâtre offre un cadre, une chaleur et une intimité (sans parler de la sono!) qui sied mieux à cette nouvelle Marlène éthérée que le théâtre du Forum... Mais à l'heure où elle chantera ce soir à Québec, je serai en plein Festival de Jazz à Montréal et j'aurai déjà assisté au concert de Lorraine Desmarais au Gesù, à celui de «la chanteuse de l'année», Cassandra Wilson, à la P.d.A. et je passerai de George Benson aux «New African Beats» de King Sunny Adé — si possible!!! — pour finir avec le feu d'artifices de la Corée à la Ronde — ça, c'est pour ne pas frustrer mon cœur d'enfant!

Pourrais-je rattraper Pharoah Sanders en concert au Gesù? Il sera peut-être plus en forme qu'à Québec...

SMART DRINK MAISON

Parlant d'être en forme... Ce n'est pas sans raison que le Festival de Jazz distribue vitamines et repas chauds à ses centaines d'employés. Personnellement, je tiens aux pâtes et à la viande rouge. De plus je double ma ration quotidienne de vitamines A, B6, B12, C et E. J'ai même commencé à me fabriquer des «smart drinks» à la maison. Si j'arrive à camoufler le goût de poudre dans mon jus d'orange frais pressé, passé au mélangeur électrique avec glace, banane et kiwi, je vous le dirai!



Stéphane Grapelli: toujours au violon à 86 ans.

86 ANS... ET TOUTES SES CORDES

Parlant de festivals de jazz, le 9<sup>e</sup> Festi-Jazz international de Rimouski sera marqué par la venue d'une véritable légende vivante le samedi 3 septembre: le violoniste français Stéphane Grapelli, «toujours vivant» à 86 ans! Mais pour combien de temps encore?...

THE RUSSIANS ARE COMING!

La Chorale Georges Brassens de Moscou débarque aux Vieux Canons de Québec pour une semaine! À côté, la terrasse de la Maison du steak est déjà animée par une troupe d'inspiration folklorique de 16 artistes de Kiev, et aux Vieux Canons par un excellent groupe de musiciens tziganes de Roumanie, quatre virtuoses (zimbalum, accordéon, violon et flûte de Pan) qui jouent de 17h à minuit! Si on ajoute les 32 voix de la chorale, ça fait 32 personnes de plus à caser sur la terrasse!

Impossible est un mot qui ne fait pas partie du vocabulaire de Gilles Verreault, le dynamique proprio de ce restaurant de la Grande Allée: «C'est un cadeau que j'offre à notre clientèle et aux visiteurs. Je

n'ai pas de problème d'espace puisque je peux les «corder» en rang d'oignons sur les 120 pieds de longueur de la terrasse. Ça va être magique: 32 voix, de 14 à 20 ans. C'est la première fois qu'ils viennent en Amérique mais ils étudient en français à Moscou, ils parlent et chantent en français, et en russe évidemment. Je pense que le séjour de ces 32 étudiants moscovites ici provoquera des échanges d'autant plus intéressants, vu qu'ils parlent français.

«Leur répertoire ne se limite pas à Brassens! Ils interprètent aussi Piaf, Trenet, Ferrat, des airs de folklore russe, des chants religieux, des chansons contemporaines, dont deux de Starmania.»

Ils ont découvert Starmania récemment et ce fut le coup de foudre, paraît-il, selon le directeur et fondateur de cette chorale, le journaliste Alexandre Avanesov, qui est aussi l'interprète de Brassens le plus connu en Russie.

Hé! Je ne savais pas que Brassens avait des «fan clubs» depuis 30 ans en URSS! On en compte combien au Québec? Au Canada? En Amérique?...

DU SANG NEUF POUR LE SANG BLEU

Tiens, j'ai eu des nouvelles de Zamfir. Le plus fameux des flûtistes de Pan s'est casé. Zamfir mène toujours une vie de romanichel, en tournée à travers le monde, mais il habite à Paris maintenant. Il n'y sera peut-être pas plus présent qu'il ne l'était à Montréal, à l'époque où il avait choisi de s'établir au Québec, et avec une petite Québécoise, à Saint-Hilaire, mais...il vient de se caser! Il a pris une épouse parisienne il y a trois semaines! Vous savez que la comédienne Louise Deschatelets vient d'entrer dans la noblesse, en épousant un comte, la semaine dernière à Paris; ça n'a rien à voir avec Zamfir sinon qu'il y a une coïncidence: Zamfir aussi est entré dans la noblesse française! Il a épousé une noble dame, paraît-il, selon son ex-accordeoniste, qui joue chaque été aux Vieux Canons, et Gilles Verreault, un vieil ami que Zamfir avait invité à son mariage à Paris!...



Mme Lily: son festival de la chanson a dix ans.

UN ANNIVERSAIRE POUR MME LILY

Un mot sur le 10<sup>e</sup> Festival de la chanson de Montréal. Déjà le 10<sup>e</sup> anniversaire! Ça fait 10 ans que Lily a pris la relève de Clairette, qu'elle est devenue «la mère supérieure» des jeunes, et moins jeunes chansonniers. Elle en présente des centaines par année au Bistrot d'Autrefois, une salle intimiste qui rappelle les Caves de Saint-Germain-des-Près, mais climatisée, ou Chez Clairette (sans les filets de pêche) où l'on mange bien, où l'on boit beaucoup et où l'on chante surtout.

Chez Lily, c'est toujours la belle chanson française, enfin francophone, qui est en vedette et je profite de l'occasion pour féliciter Lily pour sa générosité et sa persévérance. Ce n'est pas en investissant dans une boîte à chansons que l'on devient millionnaire. Jacques Antonin a accepté, à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire, de faire ce soir un retour à la chanson et à ce festival qui lui est cher! Comme il le chantait si bien: «Si tu veux savoir où tu t'en vas, vas donc voir d'où tu viens!»

Il vient du Lac-Saint-Jean, mais il a passé plus de temps à jouer en France qu'au Québec et, depuis son retour, il dirige le petit théâtre LaChapelle... Mardi, le Festival de la chanson prendra ses airs de jazz (Festival oblige!) avec la soprano et fille de soprano Diane Boky dans son récital Guerswin Plus... Et c'est Lady Alys Robi qui fermera le bal samedi prochain. Il reste encore des billets mais elle fera sûrement encore salle comble.

Sur ce, bon dimanche et bons festivalssssss!

Les uns et les autres

Sex-symbol!

Neuf semaines et demie a fait de Kim Basinger l'un des sex-symbols les plus courus d'Hollywood. Une image dont elle voudrait bien aujourd'hui se débarrasser. Elle en a parlé au magazine Studio, en compagnie de son mari à l'écran comme à la ville, Alec Baldwin.

Êtes-vous choquée par le fait que les acteurs soient payés trois fois plus que les actrices?

Kim Basinger — Je trouve ça incroyable. Bon, c'est vrai, il y a une poignée d'acteurs, comme Scharzenegger ou Tom Cruise, qui ont prouvé que leur seul nom était une garantie de succès au box-office et je veux bien accepter qu'ils soient payés en conséquence, même si je n'arrive pas à comprendre pourquoi il n'y a — jusqu'ici — que des hommes dans cette catégorie. En revanche, c'est aberrant que des acteurs soient payés plus cher que des actrices de statut équivalent.

Alec Baldwin — Vous savez, je suis marié à une actrice, donc, bien sûr, je souhaite qu'elle soit payée le mieux possible.

(Rires). Mais, oui, c'est vrai, c'est un problème. Ce qui fait tourner l'industrie du cinéma, ce sont les fantasmes masculins. Principalement parce que ceux qui ont un pouvoir décisionnel sur les films sont tous des hommes, à quelques exceptions près...

Pensez-vous que des actrices comme Sharon Stone ou Julia Roberts, qui commencent à demander et à obtenir des salaires identiques à ceux des stars masculines, vont faire accélérer ce changement?

Kim Basinger — Pas vraiment. Je crois qu'il serait erroné de penser que ces femmes soient



Kim Basinger

une sorte de porte-parole pour les droits des actrices. Au contraire, j'irais même jusqu'à dire qu'elles sont sans doute si contentes d'obtenir des tels cachets qu'elles préféreraient ne pas faire de vagues et se taire...

Comment décidez-vous des films que vous voulez ou que vous devez faire?

Kim Basinger — C'est très difficile, parce qu'il y a toujours un jugement de valeur à porter

et l'on ne sait jamais à quoi se fier.

Alec Baldwin — Pour moi, c'est simple: si on m'apporte un projet que je trouve complètement nul, vous pouvez être sûr que ce sera un succès énorme (Rires). C'est vrai. Par exemple, juste avant que Guet-apens ne sorte à Los Angeles, je me souviens avoir vu des affiches pour un film qui sortait le même jour, et qui s'appelle

Ça va faire!

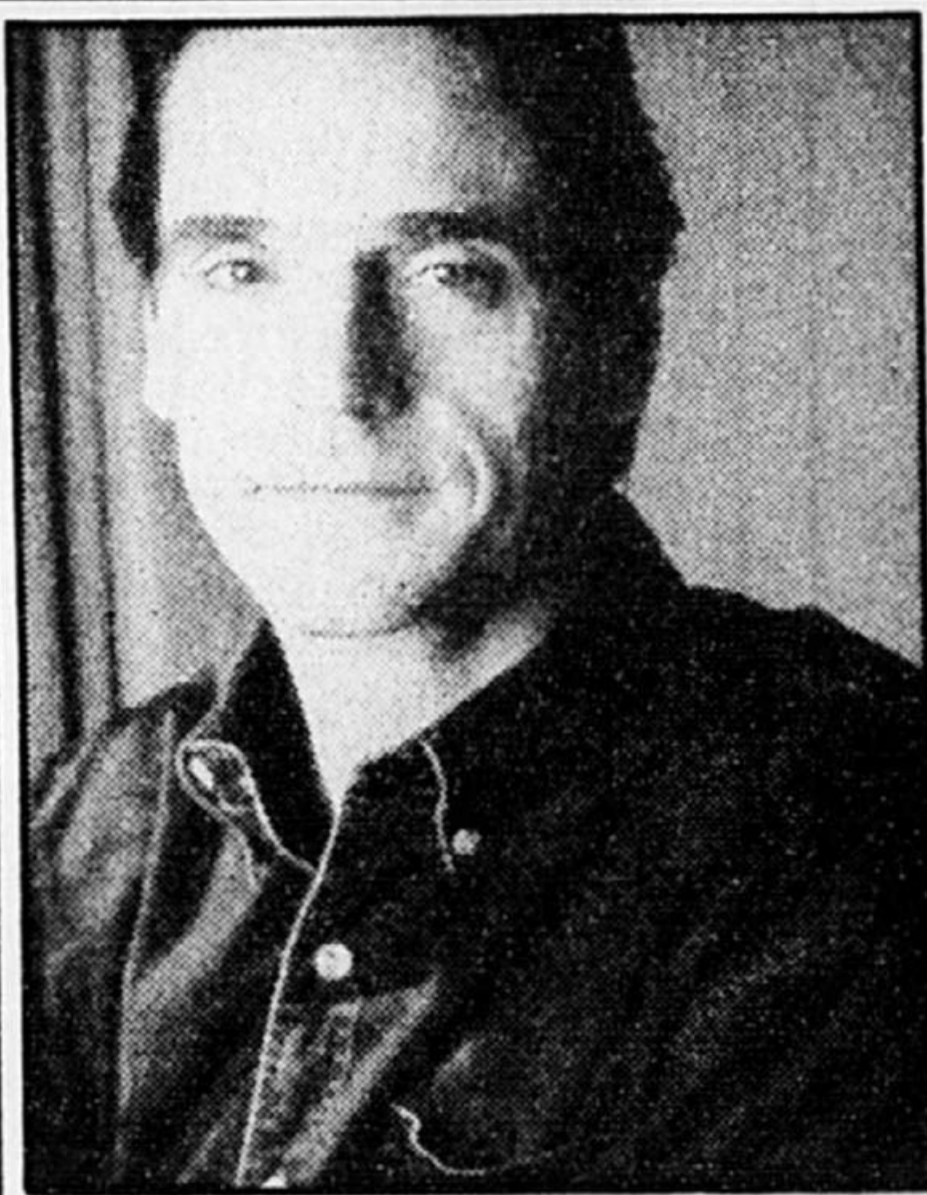
Ace Ventura, Pet Detective (littéralement Ace Ventura, détective pour animaux domestiques). Et je me suis dit: «Ça, ça a l'air du film le plus débile de tous les temps. Exactement le genre de film dans lequel j'aurais honte de me retrouver.» Eh bien, figurez-vous que ce film est numéro au box-office depuis trois semaines! Quand j'ai vu ça, je me suis dit: «D'accord, je ne comprends plus rien à ce métier.»

Kim Basinger — Moi, c'est pareil, je suis incapable de juger ce qui est bon pour ma carrière. Dans l'année qui vient de passer, j'ai dû refuser au moins deux films qui ont dépassé les cent millions de dollars de recettes. Et, sincèrement, j'ai dit non parce qu'au fond de moi, ces films ne me disaient rien. Je ne les sentais pas, ils ne m'intéressaient pas. Souvent parce que j'avais l'impression d'avoir déjà fait ces films, d'avoir déjà joué ces personnages.

Vous sentez-vous parfois enfermée dans un certain type de rôle?

Kim Basinger — Bien sûr, depuis le début. Et c'est quelque chose contre lequel je dois lutter chaque jour... A Hollywood quand on vous colle une étiquette, les gens ne cherchent pas plus loin. Et moi, comme on m'a collé une étiquette de sex-symbol, aucun des metteurs en scène «sérieux» ne fait l'effort de ne rencontrer pour savoir ce que je veux vraiment... C'est un cercle vicieux: non seulement je dois me battre pour qu'on me prenne au sérieux mais je dois aussi refuser les rôles sexy pour ne plus colporter cette image d'objet sexuel qu'on voudrait me donner...

ZOOM



Jeremy Irons

«J'aime l'âge, ça va bien aux femmes, et j'aime les choses qui durent longtemps. Mes meubles préférés sont de vieux meubles. Je ne changerais pas plus mon vieux bureau contre un neuf, que ma vieille épouse contre une jeune.» Elle

LES MOTS

UN SÉPULCRE BLANCHI — Un hypocrite. Les juifs considèrent, par tradition, les tombeaux comme impurs; aussi en blanchissent-ils l'extérieur pour qu'on les reconnaisse de loin. L'intérieur conservait sa couleur naturelle, de telle sorte que seule l'apparence du monument était visible.

Pop-corn

Si tout ce que je fais dans la vie c'est de provoquer les gens, pourquoi donc s'intéresse-t-on tellement à moi et depuis si longtemps? Parce que j'ai vraiment quelque chose à dire, voilà pourquoi. Lorsque je ne n'aurai plus rien à dire, je me la fermerai et je disparaîtrai.

- Madonna — Je me considère plus qu'une féministe parce que, pour moi, la plupart des féministes ne sont que des quémandeuses sans colonne vertébrale.
- Roseanne Arnold — Un fonctionnaire, c'est comme un clou sans tête: une fois qu'il est entré quelque part, on ne peut plus l'en faire sortir.
- Jimmy Stewart

Cinéma vérité!

Les balles sifflent à travers le ghetto de Los Angeles où Denzel Washington tourne son dernier film policier, Devil in a Blue Dress, et ce ne sont pas des balles à blanc! Des tueurs en automobile ont abattu récemment un adolescent à un coin de rue de l'emplacement du tournage, et les membres de la distribution comme les techniciens sont terrifiés. Les producteurs, affolés, ne permettent plus à l'acteur de se rendre nulle part — même pas aux toilettes — sans être accompagné de deux gardes du corps.

Chris Isaak s'est dit très flatté lorsqu'un fabricant de stéréos d'auto lui a offert de paraitre, avec sa voiture, dans un message publicitaire, comme la compagnie l'avait déjà fait avec Paul McCartney et Paul Simon. Mais lorsque le rockeur fit remarquer qu'il conduisait une Chevrolet Nova 1964, le patron s'excusa en expliquant qu'il préférerait une voiture d'un modèle un peu plus récent.

Il semble que Kevin Costner ait oublié un détail lorsqu'il accepta de tenir le rôle principal dans Waterworld, un film d'action futuriste de 120 millions tourné entièrement en mer. L'acteur est extrêmement sujet au mal de mer...

Les patrons du studio MTV ont fait éliminer d'un vidéo musical une scène plutôt choquante où le mannequin Kate Moss était attachée à une chaise, tuée d'une balle dans la tête, puis enterrée par Johnny Cash. Le studio se serait dit surpris que Kate Moss ait accepté de jouer un rôle aussi peu délicat...

Après avoir pris 25 livres en faisant la tournée des meilleurs restaurants de Paris, Brett Butler a décidé de se confier aux mains d'une diététicienne pour perdre tout ce poids superflu. Un ami fait toutefois remarquer que la vedette de Grace Under Fire pense que si elle va voir un spécialiste, elle pourra s'empêtrer impunément matin, midi et soir sans faire aucun exercice. «Elle refuse de comprendre que les choses ne se passent pas com-

me cela, et elle risque d'avoir une très désagréable surprise en constatant qu'elle continue de prendre du poids au lieu d'en perdre.»

En épousant le magnat du cinéma Ted Turner, Jane Fonda avait affirmé qu'elle avait tourné son dernier film. Mais après avoir pris connaissance des commentaires flatteurs émis à son sujet par Alec Baldwin, qui avait vanté son intelligence, sa beauté et son talent, Jane appela l'acteur et l'informa qu'elle pourrait retourner devant les caméras, s'il trouvait un scénario qui leur convienne à tous deux.

Brigitte Bardot est propriétaire de la sculpture la plus bizarre au monde, une réplique de sept pieds de la Tour Eiffel faite exclusivement — ou presque — de 8000 dents de vache. Un admirateur se disant artiste la lui a offerte à Saint-Tropez, en soulignant que les six dents ornant le sommet de la tour provenaient de sa propre bouche! Brigitte a laissé entendre qu'elle ferait cadeau de cette monstruosité au musée local... s'il en voulait.

Robert DeNiro, qui est âgé de 50 ans, s'est amouraché d'une adolescente de 17 ans, un mannequin d'origine Portoricaine du nom d'Isabel Gonzalez. Elle s'est approchée de la table que l'acteur occupait à une cérémonie rendant honneur aux gagnants d'Oscars, à Miami, s'est présentée, et le lendemain soir, ils dinaient en tête-à-tête dans un petit restaurant efficace.

Oliver Stone est allé rencontrer Manuel Noriega dans sa prison. Le tournage du film qu'il doit consacrer à l'ancien leader panaméen a été repoussé à septembre. Al Pacino retrouvera pour l'occasion John Leguizamo, qui était déjà son paratenaire dans L'impasse. Quant au tournage d'Evita, il est désormais prévu pour 1995. Après tous les noms avancés depuis des années, c'est finalement Michelle Pfeiffer qui semble tenir le rôle.

Sources: AP, AFP, Star, Examiner, Globe



Chris Isaak



Jane Fonda



Denzel Washington



Robert De Niro

Tambour battant!

Certaines personnes prennent spontanément les choses en main et les mènent tambour battant, tandis que d'autres préfèrent les rôles plus effacés. Voici un petit test de Star pour voir où vous vous situez. Répondez par Vrai ou Faux aux propositions suivantes.

- J'ai des idées bien arrêtées sur la plupart des sujets et je n'hésite pas à les faire connaître.
- Entre deux relations amoureuses, je reste chez moi et je broie du noir.
- Dénoncer une entreprise qui a des pratiques commerciales douteuses, c'est l'enfance de l'art, on n'a qu'à communiquez avec l'Office de protection du consommateur.
- J'aime bien organiser des réunions de famille, des pique-niques, des partys de toutes sortes.

5. Les solliciteurs de tout poil n'obtiennent rien de plus de moi en me disant que le voisin a déjà donné.

- Je mangeais déjà du yaourt bien avant que ce soit devenu courant.
- Lorsque je choisis un film, le nombre d'Oscars qu'il a pu obtenir m'importe peu.
- Si une mode ne me convient pas, je passe facilement un tour.
- Pendant les émissions de Marilyn, je laissais exprès la télé fermée.
- J'obtiens toujours ce que je veux.
- Chrétien et moi avons au moins une chose en commun: nous n'avons pas peur de la bagarre.
- C'est le temps d'acheter des actions d'entreprises qui oeuvrent à la protection de l'environnement.

INTERPRÉTATION De 9 à 12 Vrai — Votre charisme saute aux yeux; votre ascendant sur autrui est tel qu'il vous est impérieux d'avoir des gens autour de vous pour les diriger. Mais il est hors de question qu'on vous donne des ordres.

De 5 à 8 Vrai — Vous êtes ambivalent: vous pouvez diriger vous-même ou aider quelqu'un d'autre à mener le bal. Vous êtes très souple, mais ça ne vous empêche pas d'avoir une très haute estime de vous-même.

De 0 à 4 Vrai — C'est une bonne chose que vous admiriez les leaders naturels; il vous est ainsi plus facile de leur obéir. Certaines personnes préfèrent obéir que commander et vous êtes nettement de celles-là.

Spectacles

CINÉMA

AGENT (L') FAIT LA FARCE 33 1/2

Cine Parc St-Eustache (5) : des 19h.  
**AVENTURES DE BEBE (LES)**  
 Berr (1) : 13h, 15h, 17h, 19h, 21h. Boite a film (1) : 19h, 21h. sam. : 19h, 21h. dim. : 13h, 15h, 17h, 19h, 21h. Carrefour du Nord (3) : 12h30, 14h40, 16h50, 19h20, 21h30. Carrefour Laval (6) : 13h, 15h05, 17h10, 19h10, 21h20. Chatauguay encore (2) : 13h, 15h, 17h, 19h15, 21h30. ven. et sam. : 23h30. Cine-Parc Chatauguay (1) : des 19h. Cine-Parc Orford (2) : des 19h. Cine-Parc St-Eustache (1) : des 19h. Cine-Parc St-Hilaire (1) : des 19h. Cine-Parc Tracy (1) : des 19h. Cinema Boucherville (1) : 13h, 15h, 17h, 19h10, 21h20. Langelier (5) : 13h15, 15h15, 17h15, 19h15, 21h15. ven. et sam. : 23h15. Omega (1) : 13h, 15h, 17h, 19h15, 21h30.

BABY'S DAY OUT

Dorval (3) : 13h, 15h, 17h, 19h15, 21h. Astre (2) : 13h15, 15h15, 17h15, 19h15. ven. sam. : 23h15. Carrefour Laval (2) : 13h, 15h, 17h, 19h, 21h10. Cineplex Centre-ville (7) : 13h05, 15h10, 17h15, 19h20, 21h25. Faubourg (1) : 13h20, 15h20, 17h20, 19h20, 21h40. Plaza Côte des Neiges (4) : 13h30, 15h30, 17h30, 19h25, 21h25. Pointe-Claire (6) : 13h15, 15h15, 17h15, 19h15, 21h30.

BEVERLY HILLS COP III

Cinema Laval (7) : ven. dim. lun. mar. : 19h25, 21h45. sam. : 21h45, 11h50. Palace (4) : 12h55, 15h05, 17h45, 19h25, 21h35. sam. : 23h45.

BLOWN AWAY

Greenfield PK (2) : 13h25, 16h10, 18h55, 21h25. Famous 8 (5) : 13h05, 15h45, 18h30, 21h30. Cinema Laval (5) : 13h05, 15h45, 18h30, 21h10. sam. : 23h40. Cinema du Parc (2) : 19h10, 21h35. Centre Eaton (2) : 13h15, 16h15, 19h, 21h35. Cine Parc Orford (2) : des 19h. Cine-Parc St-Eustache (1) : des 19h. Cine-Parc Tracy (1) : des 19h.

CERF-VOLANT BLEU (LE)

Cineplex Centre-ville (3) : 13h, 15h45, 18h30, 21h10.

CITY SLICKERS 2

Cine-Parc Laval (3) : des 19h. Cineplex Centre-ville (6) : 21h20. Egyptien (2) : 21h15. Plaza Côte des Neiges (4) : 13h30, 15h30, 17h30, 19h25. aucune représentation. Pointe-Claire (2) : 21h.

CLANCHES

Berr (4) : 13h30, 16h15, 19h, 21h30. sam. : 24h. Capitot (St-Jean) : 21h. Carrefour du Nord (6) : 13h30, 16h, 19h10, 21h30. Cine-Parc Laval (1) : des 19h. Cinema Boucherville (3) : 13h15, 15h10, 17h10, 19h10, 21h30. Cine-Parc Chatauguay (3) : 13h15, 15h45, 19h05, 21h30. Langelier (3) : 13h, 15h30, 19h, 21h30. ven. et sam. : 23h45. Laval 2000 (2) : 14h, 16h20, 19h, 21h15. Longueuil (1) : 14h, 16h30, 19h, 21h30. Terrebonne (3) : 13h, 15h30, 18h45, 21h15. ven. et sam. : 23h30.

CROW (THE)

Palace (6) : 13h15, 15h15, 17h15, 19h15, 21h15. sam. : 23h15.

FLIC DE BEVERLY HILLS 3 (LE)

Parisien (3) : 12h50, 14h40, 16h50, 19h10, 21h30. Cine-Parc St-Eustache (5) : des 19h. Cine-Parc Chatauguay (1) : des 19h. Omega (4) : 13h, 15h, 17h, 19h20, 21h30. Terrebonne (4) : 13h, 15h, 17h, 19h05, 21h30. ven. et sam. : 23h30. Carrefour de Joliette (4) : 13h40, 16h10, 19h10, 21h20. Repentigny (6) : 13h, 17h30, 21h30. sam. : 23h30.

FLINSTONES (THE)

Astre (4) : 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10. ven. sam. : 23h10. Brossard (2) : ven. au mar. : 13h15, 15h15, 17h15, 19h20, 21h35. Carrefour Laval (4) : 13h, 15h45, 18h35, 21h35. Cine-Parc St-Eustache (2) : des 19h. Cinema Chatauguay (2) : ven. au mar. : 13h, 15h, 17h. Cineplex Centre-ville (2) : 13h30, 15h25, 17h25, 19h25. Plaza Côte des Neiges (2) : ven. au mar. : 13h30, 15h30, 17h25. Exception le sam. le 2 juillet 13h30, 15h30, 17h25. Pointe-Claire (2) : 13h, 15h, 17h, 19h.

FORREST GUMP (SAC)

Marquis 8 (8) : merc. : 18h35, 21h30. merc. : 12h45, 15h40. Cinema Laval (7) : merc. : 13h, 16h20, 21h05. merc. : 12h40, 15h25. Cinema du Parc (1) : merc. : 18h40, 21h20. Loews (3) : merc. : 18h25, 21h30. merc. : 13h, 15h, 17h, 19h, 21h45. Brossard (2) : 12h30, 15h40, 18h45, 21h40. Plaza Côte des Neiges (2) : Avant première le 2 juillet à 19h. merc. et jeu. : 13h30, 16h10, 18h45, 21h35.

FOUR WEDDINGS AND A FUNERAL

Faubourg (4) : 13h45, 16h20, 19h, 21h30.

GETTING EVEN WITH DAD

Famous 8 (1) : ven. dim. lun. mar. : 12h, 19h05, 16h40. Cinema Laval (7) : ven. sam. : 19h20, 21h30. 21h15, 14h40, 17h. Centre Eaton (3) : 12h15, 14h30, 16h45, 19h10, 21h25. ven. sam. : 23h40. Cine-Parc St-Eustache (4) : des 19h. Decarie (2) : 13h30, 15h45, 18h.

GROSSE PASTHEQUE (LA)

Complexe Desjardins (3) : 13h25, 16h, 19h10, 21h30.

I LOVE TROUBLE

Greenfield PK (3) : 13h15, 16h, 18h45, 21h15. Famous 8 (7) : 13h, 15h45, 18h30, 21h15. Cinema Laval (1) : 13h15, 16h00, 18h40, 21h20. sam. : 23h45. Cinema du Parc (3) : 19h, 21h25. Centre Eaton (1) : 12h50, 15h40, 18h45, 21h20. Carrefour (1) : 12h35, 15h40, 18h45, 21h10. Cinema Boucherville (4) : 13h20, 16h, 19h10, 21h30. Plaza Côte des Neiges (7) : 13h45, 16h20, 19h, 21h30.

IMAX - LE SECRET DE LA VIE SUR TERRE

Vieux-Port de Montréal : 10h15, 11h15, 13h15, 14h15, 15h15, 16h15, 17h15, 19h15, 20h15.

IMAX - THE SECRET OF LIFE ON EARTH

Vieux-Port de Montréal : 12h15, 18h15.

IMAX - TITANIC

Vieux-Port de Montréal : lun., merc., jeu., sam., dim. : 19h30, 21h40; lun. : 21h45;

dim. : 21h30; mar., ven. : 21h30 (version anglaise).

KIKA

Cineplex Centre-ville (6) : 13h10, 16h, 19h05. Nouvel Elysee (1) : 13h30, 16h15, 19h, 21h30.  
**KIKA (v.f.)**  
 Complexe Desjardins (4) : 13h30, 16h, 18h45, 21h15.  
**LATCHO DROM**  
 Cinema du Parc (1) : ven. sam., dim., lun., mar. : 19h, 21h05. Palace (5) : Merc., jeu. : 12h50, 18h15.

LION KING (THE)

Brossard (3) : ven. au mar. : 13h, 15h10, 17h15, 19h20, 21h25. merc. et jeu. : 12h45, 14h55, 17h10, 19h20, 21h25. Dorval (1) : 12h45, 14h50, 16h55, 19h, 21h05. Famous 8 (4) : 11h, 13h05, 15h10, 17h20, 19h30, 21h35. Famous 8 (3) : 12h, 14h10, 16h20, 18h30, 20h40. Cinema Laval (2) : 12h15, 14h20, 16h25, 18h30, 20h30. sam. : 10h40. Cinema Laval (3) : 11h00, 13h10, 15h15, 17h25, 19h30, 21h35. Loews (1) : 11h00, 13h05, 15h15, 17h25, 19h20, 21h35. ven. : 23h40. Astre (1) : 13h, 15h, 17h, 19h, 21h. Cinema Boucherville (5) : 13h10, 15h, 17h, 19h, 21h. Decarie (1) : 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30.

LISTE DE SCHINDLER (LA)

Cineplex Centre-ville (2) : 13h05, 16h40, 20h15. Cinema Joliette (3) : 14h, 20h.

LITTLE BIG LEAGUE

Cinema Laval (4) : 11h30, 14h, 16h50, 19h, 21h30. sam. : 23h50. Chatauguay Encore (1) : 13h, 15h30, 19h, 21h30. ven. et sam. : 23h40. Cineplex Centre-ville (4) : 13h, 16h, 19h, 21h25. Plaza Alexis Nihon (1) : 13h30, 16h, 19h, 21h30. Plaza Côte des Neiges (3) : 13h40, 16h15, 19h, 21h35. Pointe-Claire (3) : 14h, 16h30, 19h, 21h30.

LITTLE BUDDHA

Loews (4) : 12h50, 15h40, 18h30, 21h05. ven. : 23h30.

LOUP

Berr (2) : 13h, 16h, 19h, 21h40; sam. : 24h. Boite a films : sam. et sem. 19h15, 21h45; dim. : 13h15, 15h45, 19h15, 21h45. Carrefour du Nord (1) : 13h30, 16h, 19h, 21h30. Carrefour Laval (5) : 13h20, 16h10, 17h, 21h30. Chatauguay Encore (4) : 13h, 15h45, 19h, 21h30; ven. et sam. : 10h30. Cine-Parc Chatauguay (2) : des 19h. Cine-Parc Odeon (2) : des 19h. Cine-Parc St-Eustache (3) : des 19h. Cine-Parc St-Hilaire (2) : des 19h. Cine-Parc de Tracy (2) : des 19h. Cinema Boucherville (2) : 13h10, 16h, 19h, 21h30. Cineplex Centre-ville (5) : 13h, 15h45, 19h, 21h30. Cremazie sam. et dim. : 13h45, 16h15, 19h, 21h30. Langelier (2) : 13h15, 15h40, 19h, 21h25. ven. et sam. : 23h45. Omega (3) : 13h, 15h45, 19h, 21h30. Terrebonne (1) : 13h, 15h20, 18h50, 21h15. ven. et sam. : 23h35. Cinema Joliette (1) : 13h30, 16h, 19h, 21h30. Repentigny (3) : 14h, 16h30, 19h, 21h30. sam. : 23h45. Cinema St-Basile (4) : 14h, 16h30, 19h, 21h30. Cine-Parc Joliette (3) : des 19h.

LOUIS 19

Berr (5) : 12h30, 14h45, 17h, 19h15, 21h30. Omega (2) : 13h, 15h30, 19h15, 21h30.

MADAME DOUBTFIRE

Cine-Parc Laval (1) : des 19h.  
**MAISON (LA) AUX ESPRITS**  
 Cineplex Centre-ville (1) : 21h20.

MALICE (v.f.)

Cine-Parc Chatauguay (2) : des 19h. Cine-Parc Odeon (2) : des 19h. Cine-Parc St-Eustache (3) : des 19h. Cine-Parc St-Hilaire (2) : des 19h. Cine-Parc Tracy (2) : des 19h. Omega (2) : 13h, 15h45, 19h, 21h30. Langelier (2) : 13h15, 15h40, 19h, 21h25. ven. et sam. : 23h45. Omega (3) : 13h, 15h45, 19h, 21h30. Terrebonne (1) : 13h, 15h20, 18h50, 21h15. ven. et sam. : 23h35. Cinema Joliette (1) : 13h30, 16h, 19h, 21h30. Repentigny (3) : 14h, 16h30, 19h, 21h30. sam. : 23h45. Cinema St-Basile (4) : 14h, 16h30, 19h, 21h30. Cine-Parc Joliette (3) : des 19h.

MAVERICK

Famous 8 (1) : ven. dim. lun. mar. : 18h45, 21h25; sam. : 21h45. Loews (5) : ven. dim. sam. lun. mar. : 18h45, 21h25. sam. : 21h45. sam. dim. lun. mar. : 13h15, 16h, 19h, 21h30. Palace (5) : merc. : 18h45, 21h25. merc. : 13h15, 16h.  
**MENAGE A TROIS**  
 Cine-Parc Joliette (1) : des 19h.  
**MINA TANNEBAUM**  
 Parisien (1) : 12h50, 15h30, 18h30, 21h10.  
**MOTHER'S BOYS**  
 Centre Eaton (40) : 12h20, 14h25, 16h45, 19h05, 21h20.  
**MYTHE (LE) DE L'ORGASME MASCULIN**  
 Parisien (4) : 15h50, 21h30.

OBSESSION

Cinema Laval (11) : 19h35, 21h35. Palace (2) : 13h20, 15h20, 17h20, 19h20, 21h20; sam. : 23h20.

PARC JURASSIQUE (LE)

Cine-Parc Bromont : des 19h. Cine-Parc Chatauguay (3) : des 19h. Cine-Parc Laval (4) : des 19h. Cine-Parc Odeon (1) : des 19h. Cine-Parc Orford (1) : des 19h. Cine-Parc Joliette (2) : des 19h.

PATROUILLE (LA)

Cine-Parc Laval (2) : des 19h.

PETIT BOUDDHA (LE)

Parisien (5) : 12h35, 15h20, 18h25, 21h05.

PHILADELPHIA

Cine-Parc Joliette (1) : des 19h.

PIERRAFEU (LES)

Berr (3) : 12h30, 14h40, 16h50, 19h, 21h15. Capitot (St-Jean) : dim. : 13h, 15h, 19h; sem. et sam. : 19h. Carrefour du Nord (2) : 13h, 15h, 17h, 19h30, 21h30. Cine-Parc Bromont : des 19h. Cine-Parc Chatauguay (3) : des 19h. Cine-Parc Laval (4) : des 19h. Cine-Parc Odeon (1) : des 19h. Cine-Parc Orford (1) : des 19h. Cinema Boucherville (6) : 13h, 14h50, 16h50, 18h40. Cinema Chatauguay (1) : 13h, 15h, 17h, 19h15, 21h30; ven. et sam. : 11h30. Langelier (6) : 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10; ven. et sam. : 23h10. Laval 2000 (1) : 13h30, 15h30, 17h25, 19h25, 21h25. Longueuil (2) : 13h30, 15h30, 17h20, 19h20, 21h40. Terrebonne (2) : 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10; ven. et sam. : 23h10. Cinema Joliette (2) : 13h35, 16h05, 19h05, 21h30. Repentigny (1) : 13h15, 15h15, 17h15, 19h, 21h15. sam. : 23h15. Cinema St-Basile (1) : 13h15, 15h15, 17h15, 21h15. Cine-Parc Joliette (2) : des 19h.

PLAY CHRISTY FOR ME

Cinema l'Amour : 11h, 14h, 17h, 20h.

POUR EN FINIR AVEC PAPA

Cinema Laval (12) : 12h10, 14h30, 16h45, 17h05, 21h25. sam. : 23h45. Palace (1) : ven. sam. dim. mar. : 19h30, 21h40; lun. : 21h45;

ven. sam. dim. mar. : 13h, 15h10; sam. : 23h40. Carrefour du Nord (5) : 12h30, 14h40, 16h50, 19h20, 21h30. Cinema Chatauguay (4) : 13h15, 15h45, 19h10, 21h30; ven. et sam. : 23h30. Dauphin (2) : 14h, 16h15, 19h15, 21h30. Terrebonne (8) : 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20; ven. et sam. : 23h30. Carrefour Joliette (3) : 13h35, 16h, 19h, 21h30. Repentigny (5) : 14h, 16h30, 19h, 21h35; sam. : 23h35. Cinema St-Basile (3) : 14h, 16h35, 19h05, 21h35.

PURE FORMALITE

Parisien (7) : 12h20, 14h30, 16h40, 19h, 21h20.

QUATRE MARIAGES ET UN ENTERREMENT

Complexe Desjardins (1) : 13h45, 16h15, 19h, 21h25.

REINE MARGOT (LA)

Imperial : 12h15, 15h15, 18h20, 21h35.

RENAISSANCE MAN

Famous 8 (2) : ven. sam. dim. lun. mar. : 18h45, 21h25; ven. sam. dim. lun. mar. : 13h15, 16h, 19h, 21h30. Loews (2) : ven. sam. dim. lun. mar. : 18h15, 21h, ven. sam. dim. lun. mar. : 12h40, 15h30; ven. sam. : 23h35. Loews (5) : merc., jeu. : 18h25, 21h; merc., jeu. : 12h40, 15h30.

ROI LION (LE)

Greenfield PK (1) : 12h15, 14h30, 16h45, 19h, 21h05. Cinema Laval (9) : 11h10, 13h15, 15h20, 17h25, 19h30, 21h35. Cinema Laval (10) : 13h10, 14h20, 16h30, 18h40, 20h50; sam. : 10h55. Parisien (6) : 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20. Carrefour (3) : 19h20, 21h25; ven. lun. mar. merc. : 13h05, 15h10, 17h15; sam. dim. : 11h, 13h05, 15h10, 17h15. Carrefour du Nord (4) : 13h, 15h, 17h, 19h15, 21h30. Cinema Chatauguay (5) : 13h, 15h45, 19h, 21h15; ven. et sam. : 23h. Dauphin (1) : 13h, 15h, 17h, 19h, 21h. Terrebonne (6) : 13h, 15h, 17h, 19h, 21h; ven. et sam. : 23h. Carrefour Joliette (1) : 13h30, 16h, 21h30. Repentigny (2) : 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10; sam. : 23h10. Cinema St-Basile (2) : 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10.

RUPTURE

Parisien (2) : 13h, 15h, 17h15, 21h35.

SHADOW (THE)

Cinema Laval (8) : 13h05, 15h45, 18h30, 21h10; sam. : 23h40. Chatauguay encore (3) : 13h, 15h30, 19h, 21h30; ven. et sam. : 23h30. Cine-Parc St-Eustache (2) : des 19h. Egyptien (3) : 13h30, 16h15, 19h, 21h35. Langelier (4) : 13h, 15h20, 18h45, 21h05; ven. et sam. : 23h30. Plaza Alexis Nihon (3) : 13h40, 16h15, 19h, 21h30. Plaza Côte des Neiges (1) : 13h45, 16h15, 19h, 21h35. Pointe-Claire (1) : 13h45, 16h15, 19h05, 21h35.

SCHINDLER'S LIST

Parisien (4) : 13h, 18h35. Repentigny (6) : 15h, 19h30.

SI LA VIE VOUS INTERESSE

Parisien (4) : 13h, 18h35. Repentigny (6) : 15h, 19h30.

SIRENS

Palace (5) : ven. sam. dim. lun. mar. : 13h, 15h20; sam. : 11h50.

SPEED

Dorval (2) : 13h15, 16h, 19h, 21h30. Astre (2) : ven. au mar. : 13h30, 16h, 19h, 21h30; merc. : 19h, 21h30. Ven. sam. : 23h45. Brossard (1) : ven. au mar. : 13h15, 16h, 19h, 21h30; merc. et jeu. : 13h15, 15h55, 19h, 21h35. Carrefour Laval (3) : 13h30, 16h30, 19h, 21h25. Cineplex Centre-ville (8) : 13h05, 16h, 19h, 21h25. Egyptien (1) : 13h45, 16h30, 19h, 21h30. Plaza Alexis Nihon (2) : 13h45, 16h15, 19h, 21h45. Plaza Côte des Neiges (5) : 13h40, 16h20, 19h, 21h35. Pointe-Claire (5) : 13h30, 1

SUR LA ROUTE DES THÉÂTRES D'ÉTÉ

La Famille Toucourt : peut-être la meilleure production de l'été

JEAN BEAUNOYER

Après *Le Temps d'une vie* de Roland Lepage, présenté avec un énorme succès l'été dernier au Théâtre du Village d'Émilie, il fallait poursuivre le virage. Il fallait présenter encore une fois un spectacle qui se démarque, une pièce de qualité qui respecte l'ambiance d'un village qui rappelle une autre époque.

Et encore une fois, le directeur artistique de ce théâtre de Grand-Mère, André Montmorency, a réussi. Magistralement. Il a choisi de faire revivre *La Famille Toucourt* en solo ce soir qui nous interprète entre deux chicanes de famille, des airs de la *bonne chanson* de l'Abbé Gadois.

Étrange spectacle qui avait enchanté les critiques lors de la création au Quat'Sous en 1979. Un spectacle des années 70 alors

qu'on retrouve une famille en plein éclatement et que les enfants s'éparpillent dans la drogue, l'alcool, les voyages et la sexualité.

On chante la bonne chanson d'antan mais il faut voir dans quel contexte. Cette famille Toucourt tente un «come-back» sur scène après 15 années d'absence. Le père Toucourt est décédé mais, avant de rendre l'âme, il a demandé qu'on fasse revivre une dernière fois les grands «hits» de cette famille Trapp québécoise, sur une grande scène.

Alors on répète *Souvenir d'un vieillard*, *Le Violon brisé*, *René Goupil à sa mère* pendant qu'un des enfants vide la caisse de bière et fume son joint, que l'autre engueule sa mère et qu'un troisième s'acharne à jouer les militaires. Le quatrième enfant a quitté le foyer et parcourt le monde sans but.

La mère, Sabine Toucourt, est



C'est Marie-Renée Patry qui interprète Sabine Toucourt, la mère qui tente désespérément de faire revivre cette famille qui semble totalement décomposée, effritée, anéantie. Bon nombre de spectateurs auront là l'occasion de découvrir son immense talent.

mière, qui alléguait que «le théâtre d'été avait bien changé». D'autant plus qu'il s'agissait probablement de la meilleure production de cet été 94.

\*\*\*

N. D. L. R. — Le Village d'Émilie est situé près de Trois-Rivières. On s'y rend en empruntant l'autoroute 40, puis la route 55 nord jusqu'à Grand-Mère, au centre-ville. On peut également s'y rendre par l'autoroute Jean-Lesage jusqu'à Trois-Rivières mais c'est plus long...

Le Village d'Émilie, c'est évidemment beaucoup plus que du théâtre: c'est en fait le «Rendez-Vous des Télééries», et l'on peut visiter les décors des *Filles de Caleb*, de *Shehawah* et de *Blanche*. Cette année, on a ajouté de l'animation avec des étudiants des écoles de théâtre. Le bateau de *Matusalem* arrive dans les prochains jours. On peut manger à l'Hotel du Nord sur le site et dans d'excellentes auberges des environs.

LA FAMILLE TOUCOURT EN SOLO CE SOIR, d'Eric Anderson. Decors de Luc-Robert Archambeault, costumes de Francois Laplante, éclairage de Patrick Loubert. Avec Marie-Renée Patry, Yves Labbe, Sonia Vachon, Francois Godin, Sylvie Camille Marchand et Charles Imbeau. Classique québécoise créée en 1979 et présentée au Théâtre du Village d'Émilie jusqu'au 3 septembre.

Palmarès

VIDÉOCLIPS

PALMARÈS MUSIQUE PLUS

CS	SD	NS	ARTISTE—TITRE	CS	SD	NS	ARTISTE—TITRE
1	1	7	FRANCIS CABREL Je t'aimais, je t'aime, je...	11	13	5	JIM CORCORAN Is se font des signes
2	2	6	ACE OF BASE Don't Turn Around	12	15	5	PAUL PICHÉ Elle court
3	4	6	THE BC-52'S (Meet) the Flintstones	13	6	6	BIG MOUNTAIN Baby, I Love Your Way
4	5	6	ÉRIC LAPOINTE Terre promise (pousse...)	14	18	3	THE PRETENDERS Night in My Veins
5	9	4	FREDDY CURCI Brown Eyed Girl	15	17	4	IAM Je danse le mia
6	3	6	SYLVAIN COSSETTE Tu reviendras	16	7	7	DANIEL BÉLANGER Ensorcelée
7	8	6	VANESSA PARADIS Les cactus	17	20	2	PINK FLOYD Take It Back
8	10	5	COUNTING CROWS 'Round Here	18	19	2	MC SOLAAR Nouveau western
9	12	4	ANGÉLIQUE KIDJO Ago	19	—	1	LES COLOCS La rue Principale
10	14	3	COREY HART Hymn to Love	20	—	1	JON SECADA If You Go

CS: Cette semaine. SD: Semaine dernière. NS: Nombre de semaines au palmarès.



Je pense donc je dis

Cette chronique linguistique, préparée par l'Office de la langue française, paraît chaque semaine dans l'édition dominicale de *La Presse*.

Pas tous ses oeufs dans le même... sac

Tout comme on ne met pas tous ses oeufs dans le même panier, on ne range pas tout dans un même sac. Des sacs, il y en a plus d'un, du sac à papier au sac à vin, en passant par le sac à malice!

Le sac à main, ou sac tout court, est un accessoire destiné à contenir de l'argent, des papiers, des clés et autres menus objets personnels.

Ce type particulier de sac n'est pas une *sacochette*, puisque *sacochette* désigne un sac retenu par un courroie, que portent facteurs et factrices, écoliers et écolières, ou le sac dont sont munies les bicyclettes.

Ce n'est pas non plus une *bourse*, *bourse* étant le nom de divers sacs destinés à contenir de l'argent ou des pièces de monnaie.

La langue est riche d'emplois figurés qui en dérivent, d'ailleurs: «tenir les cordons de la bourse» (disposer de l'argent, des finances); «sans bourse délier» (sans qu'il en coûte rien, sans rien débours); «avoir la bourse ronde» (être bien pourvu); «loger le diable dans sa bourse» (n'avoir pas le sou).

Quant à «la bourse ou la vie», de deux maux le moindre, c'est bien la bourse qu'il faut céder.

au piano et tente désespérément de faire revivre une famille qui semble totalement décomposée, effritée, anéantie. Elle résiste jusqu'à la fin, subit les injures, l'indifférence de ses enfants et mène ce règlement de compte qui mènera vers une émouvante conclusion.

Un spectacle touchant qui en a fait pleurer plus d'un. Un spectacle qui ébranle, qui glisse doucement vers le souvenir et qui nous permet de regarder la famille pour ce qu'elle est. Pour ce qu'elle est devenue au Québec.

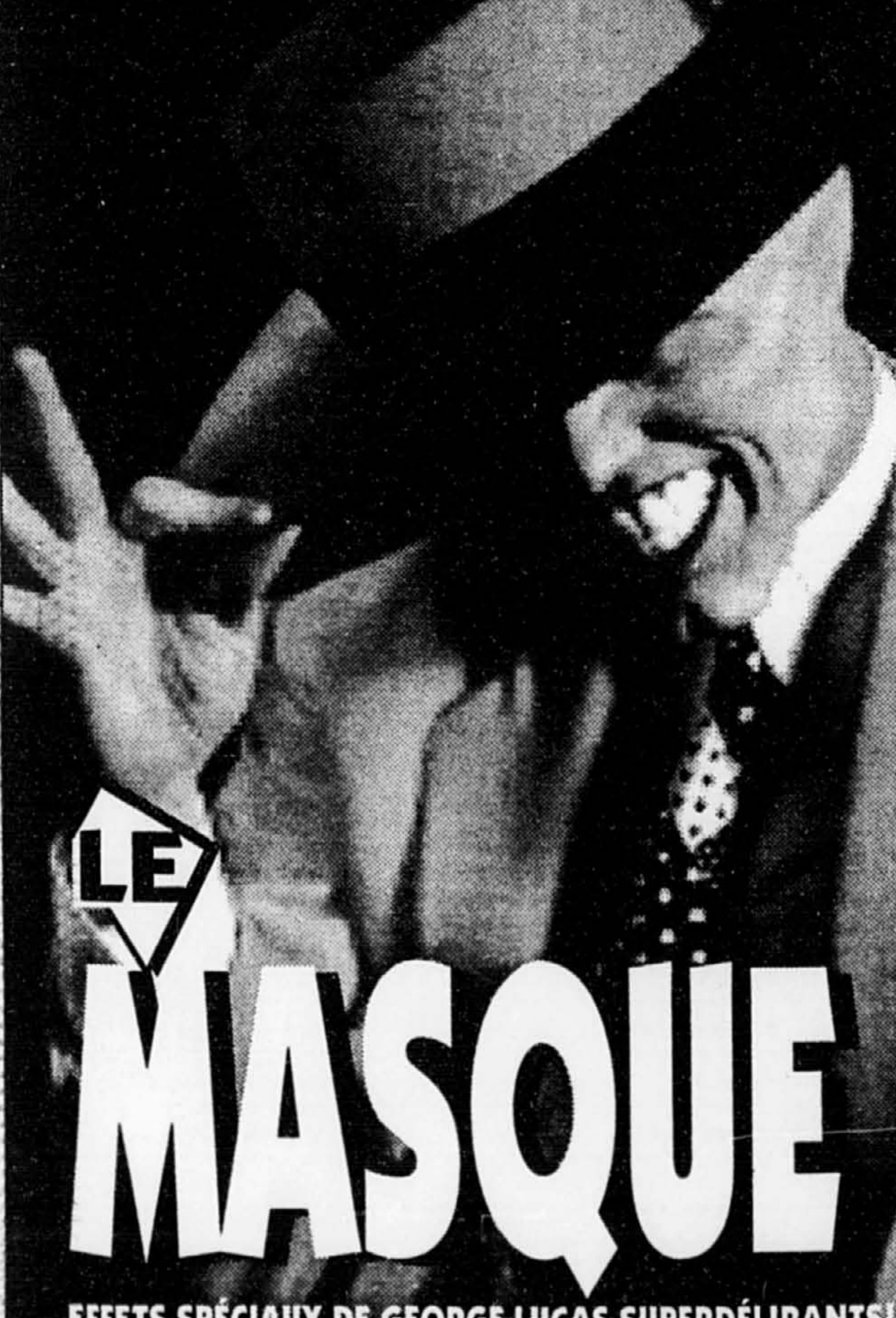
Un spectacle magnifique, soigné comme il s'en fait peu en été. Un spectacle suffisamment intense pour attirer les foules sans grandes vedettes dans sa distribution. On a misé sur le spectacle et on a eu raison. D'autant plus que bon nombre de spectateurs ont découvert l'immense talent de Marie-Renée Patry qui interprète cette pauvre mère qui cherche un peu de reconnaissance aux dépens du défunt mari.

Spectacle fort apprécié du premier ministre du Canada, Jean Chretien, présent le soir de la pre-

**LE FILM SURPRISE DE L'ÉTÉ!**  
LETTRE G  
LES TWINS DU MINNESOTA ONT UN NOUVEAU PROPRIÉTAIRE  
**LITTLE BIG LEAGUE**  
LAISSEZ-PASSER REFUSÉS  
Version originale anglaise: Place Alexis Nihon, Côte des Neiges, Centre-Ville, Pointe-Claire, Centre Laval, Châteauguay, Encore, Sherbrooke.

DE GROS ZÉRO À SUPER HÉROS...

INVITENT 300 FANS DE **JIM CARREY** À LA PREMIÈRE DU FILM LE PLUS ATTENDU DE L'ÉTÉ 94!



EFFETS SPÉCIAUX DE GEORGE LUCAS SUPERDÉLIRANTS!

Le jeudi 28 juillet à 19H30 au cinéma Berri.

Retournez ce coupon-réponse à: LE MASQUE avant le 14 juillet 1994 a/s Alliance Vivafilm, 5 Place Ville-Marie bureau 1435, Montréal, Québec, H3B 2G2

NOM: \_\_\_\_\_ ÂGE: \_\_\_\_\_  
ADRESSE: \_\_\_\_\_  
VILLE: \_\_\_\_\_ CODE POSTAL: \_\_\_\_\_  
TÉL: \_\_\_\_\_ TÉL. AU TRAVAIL: \_\_\_\_\_

\* Le tirage aura lieu le 14 juillet 1994 à 12H00. \* Cette annonce sera publiée dans *La Presse* du 2 au 8 juillet 1994. \* La valeur des prix est de 2400\$. \* 150 gagnants recevront un laissez-passer double par la poste. \* Fac similité du coupon acceptée. \* Règlement du concours disponibles chez Vivafilm.

Société des traversiers du Québec **avis**

Traverse Matane - Baie-Comeau - Godbout

HORAIRE D'ÉTÉ DU 10 JUIN 1994 AU 9 SEPTEMBRE 1994

DÉPARTS	De Matane à Godbout	De Godbout à Matane	De Matane à Baie-Comeau	De Baie-Comeau à Matane
<b>Dimanche</b>	08:00	11:00	14:00 19:30 *	17:00 22:30 *
<b>Lundi</b>	05:30 23:00 **	08:00	11:00 17:00	14:00 20:00
<b>Mardi</b>	05:30 11:00 23:00 **	02:00 ** 08:00 14:00	17:00	20:00
<b>Mercredi</b>	05:30 11:00 23:00 **	02:00 ** 08:00 14:00	17:00	20:00
<b>Jeudi</b>	05:30 11:00 23:00 **	02:00 ** 08:00 14:00	17:00	20:00
<b>Vendredi</b>	05:30 23:00 **	02:00 ** 08:00	11:00 17:00	14:00 20:00
<b>Samedi</b>	08:00 19:30 *	02:00 ** 11:00 22:30 *	14:00	17:00

\* Du 25 juin au 14 août 1994 \*\* Du 4 juillet au 2 août 1994

OFFRE EXCEPTIONNELLE

Du 4 juillet au 2 août 1994, du lundi soir au samedi matin, **RABAIS DE 33%** à tout véhicule qui traversera sur les départs de 23:00 et/ou de 02:00. Ces départs sont marqués par deux astérisques (\*\*).

RÉSERVATION (dans les 30 jours précédant le jour du départ). Pour garantir votre place à bord et éviter les longues périodes d'attente, nous vous recommandons fortement de réserver tôt au numéro suivant: (418) 562-2500

BIENVENUE À BORD!  
Transports Québec Québec

**FAMOUS PLAYERS**  
Ligne d'information FAMOUS PLAYERS 866-0111 de 11h00 à 22h00  
Ces horaires couvrent la période du 3 au 7 juillet

**PARISIEN** 480 Ste-Catherine 866-3856  
MINA TANNEBAUM (G) DOLBY 12-50-3-30-6-30-9-10  
RUPTURE (G) DOLBY 1-00-3-00-5-10-7-15-9-35  
LE FIC DE BEVERLY HILLS III (13+) DOLBY 12-30-2-40-4-50-7-10-9-30  
SI LA VIE VOUS INTÉRESSE (G) DOLBY 1-00-6-35  
LE MYTHE DE L'ORGASME MASCULIN (G) DOLBY 1-50-9-30  
LE PETIT BOUDDHA (G) DOLBY 12-35-3-20-6-25-9-05  
LE ROI LION (G) DOLBY 1-00-3-05-5-10-7-15-9-20  
PURE FORMALITE (G) DOLBY 12-20-30-4-40-7-20-9-20

**PALACE** 698 Ste-Catherine 866-6991  
POUR EN FINIR AVEC PAPA (G) DOLBY dim-mar 7-30-9-40  
Lun 9-45 dim-mar 1-00-3-10-5-20 lun 1-00-3-10  
MAVERICK (G) DOLBY mer-jeu 6-45-9-25 mer-jeu 1-15-4-00  
OBSESSION (13+) DOLBY  
Tous les jours 12-45-2-30-4-50-7-20-9-20  
WHEN A MAN LOVES A WOMAN (G) DOLBY  
Tous les jours 1-45-4-20-6-45-9-10  
BEVERLY HILLS COP III (13+) DOLBY  
Tous les jours 12-55-3-05-5-15-7-25-9-35  
SIRENS (18+) DOLBY dim-lun-mar 6-20 dim-lun-mar 1-00  
LATCHO DROM (G) DOLBY mer-jeu 6-15 mer-jeu 12-50  
SCHINDLER'S LIST (13+) DOLBY Tous les jours 2-50-9-20  
THE CROW (18+) DOLBY  
Tous les jours 1-15-3-15-5-15-7-15-9-15

**CINEMA DU PARC** 3575 ave. du Parc 844-9470  
LATCHO DROM (G) DOLBY dim-lun-mar 7-00-9-05  
FORREST GUMP (SAC) mer-jeu 6-40-9-20  
BLOWN AWAY (13+) Tous les jours 7-10-9-35  
I LOVE TROUBLE (G) Tous les jours 7-00-9-25

**DORVAL** 260 ave. Dorval 631-8586  
LION KING (G) DOLBY  
Tous les jours 12-45-2-30-4-50-7-00-9-05  
SPEED (G) DOLBY Tous les jours 1-15-4-00-7-00-9-30  
BABY'S DAY OUT (G) DOLBY  
Tous les jours 1-00-3-00-5-00-7-15-9-20  
WOLF (13+) DOLBY Tous les jours 1-30-4-15-7-05-9-30

**GREENFIELD PARK** 519 boul. Taschereau 671-6129  
LE ROI LION (G) DOLBY  
Tous les jours 12-15-2-30-4-45-7-00-9-05  
BLOWN AWAY (13+) Tous les jours 1-25-4-10-6-55-9-25  
I LOVE TROUBLE (G) Tous les jours 1-15-4-00-6-45-9-15

**VERSAILLES** Place Versailles 353-7880  
LE ROI LION (G) DOLBY  
Tous les jours 10-30-12-40-2-50-5-00-7-10-9-15  
BLOWN AWAY (13+) DOLBY  
Tous les jours 1-00-4-00-6-50-9-30  
POUR EN FINIR AVEC PAPA (G) DOLBY  
Tous les jours 7-05-9-25  
SPEED (G) DOLBY Tous les jours 1-00-3-00-6-45-9-20  
WYATT EARP (13+) DOLBY Tous les jours 12-30-4-15-9-30  
BABY'S DAY OUT (G) DOLBY  
Tous les jours 10-40-12-30-2-35-4-45-7-00-9-10

**ROI LION COMBO**  
BLOWN AWAY  
DTS PRÉSENTE EN 6 PISTES DIGITALES DTS  
DTS: DANS CERTAINES SALLES

**Cadillac**  
Concours  
Prix régulier 51 238 \$  
**44 694 \$\***  
**CLEMMONT**  
Chevrolet Geo Oldsmobile Cadillac  
5363 Saint-Denis (au sud du boul. Rosemont) 279-6301  
SERVICE DE LIMOUSINE  
\* Transport et préparation en sus.

T Ê T E S D ' A F F I C H E

Denis Lavoie



**C'**est le vice-président du Centre régional Montréal-Ouest de la Banque Nationale, Réjean Lévesque, qui agira cette an-



**Réjean Lévesque**

née comme président de la campagne de financement de la Fondation hospitalière Verdun. Son défi, recueillir 2 millions pour la construction du Centre d'autonomie de la personne du Centre hospitalier de Verdun. Renseignements: Centre hospitalier de Verdun, 4000, boulevard Lasalle, Verdun (Québec), H4G 2A3.

des bourses d'études, comprenant le paiement des vrais de scolarités à: *Fabrizio Gotti*, de l'école secondaire des Sources; *Ashley Miller*, de la Beaconsfield High School; et *Dara Price*, de la Pierrefonds Comprehensive High School. Renseignements: Diane Hamelin, service des affaires juridiques et gouvernementales, Avon Canada inc., 5500, Transcanadienne, Pointe-Claire (Québec), H9R 1B6. Tél. 695-3371.

■ C'est le président du comité exécutif de Laidlaw Québec inc., **Louis-Paul Nolet**, qui présidera cette année la campagne de financement de la Fondation du conseil scolaire de l'île de Montréal, visant à mettre sur pied un centre métropolitain de lutte au décrochage scolaire. La Fondation vient de mener, avec l'Université de Montréal, une recherche sur les facteurs de décrochage scolaire. Il en ressort qu'il serait souhaitable de coordonner les efforts entrepris en la matière par chaque commission scolaire. Renseignements: Fondation du Conseil scolaire de l'île de Montréal, 500, boulevard Crémazie Est, Montréal (Québec), H2P 1E7. Tél. 384-1830.



**Louis-Paul Nolet**

■ Les organismes et personnes qui oeuvrent dans le domaine de l'alphabétisation peuvent s'inscrire au concours Envol vers la liberté, le de Société canadienne des postes, d'ici le 30 juin. Renseignements: 345-4573.

■ Le culturisme gagne du terrain, au grand plaisir de **Ben Weider**, qui en est l'ambassadeur, à titre de président de la Fédération internationale de culturisme. Il a ainsi eu droit à un hommage lors de son passage en Egypte. Le gouverneur de Luxor, **Ahmed Foad El-Sayed**, lui a présenté une distinction pour son travail auprès de la jeunesse. Accueilli aux pieds des pyramides par un millier d'athlètes, **Ben Weider** était reçu par le général **Sami Abou El-Mahasen**, président de la Fédération égyptienne de musculation et le docteur **Abdel Mounem Emara**, ministre et président du Conseil suprême de la Jeunesse et des Sports.

■ Plus d'une soixantaine de pharmaciens de Laval s'engagent à récolter 250 000 \$ pour la Fondation Cité de la santé de Laval, ainsi que l'a affirmé leur porte-parole, **Elie Assal**. Dans l'ordre habituel, devant: **Jean-Paul Champagne**, directeur général de la Fondation; **Elie Assal**; **Roger Des Groseillers**; **Pierre Ducharme**; **Irénée Chartrand**, président du comité des dons importants. Derrière: **Michel Lesieur**, **Pierre Potvin** et **Yvon Joly**.

■ Suite à la tenue d'un tournoi de golf auquel 300 personnes ont participé, la Fondation Charles-Bruneau a pu recevoir un chèque de plus de 50 000 \$. Dans l'ordre habituel: **Pierre Bossé**, président et chef de la direction de Uniprix; **Richard Laramée**, de la Fondation; **Paul Meunier**, président d'honneur du challenge Charles-Bruneau Uniprix et président du conseil d'administration d'Uniprix; **Max Kaufman**; et **Pierre Bruneau**, vice-président de la Fondation.

À MERCREDI

■ Les membres du Conseil fédéral de la Grande loge francophone du Canada ont élu **Elie Damouni** comme grand maître de l'organisme qui se voue à défendre les idéaux de fraternité et de tolérance de la Franc-maçonnerie universelle. Renseignements: C.P. 491, succursale Mont-Royal, Montréal (Québec), H3P 3C7.

■ Le Groupe Everest vient de remettre 55 000 \$ à Opération enfant soleil (lors de son téléthon), somme amassée lors d'un omnium de golf. C'est la deuxième année que cette entreprise organise pareille activité de financement pour venir en aide aux enfants malades, selon le souhait de son président, **Claude Boulay**.

L'Association féminine d'éducation et d'action sociale (Afeas) a octroyé sa bourse d'études Défi à **Anjuna Langevin**, inscrite dans une formation collégiale non traditionnelle (pour les femmes), à l'Institut maritime de Québec à Rimouski. **Anjuna Langevin** n'est que l'une des sept filles qui se retrouvent au milieu de 45 garçons inscrits à ce programme.



**Anjuna Langevin**

■ Dans le plein respect de sa mission d'accessibilité, le Musée de la civilisation, de Québec, s'est joint à trois centres en alphabétisation de Québec pour réaliser trois brochures favorisant l'accessibilité des musées aux adultes en alphabétisation. *Un musée pour tout le monde*, *Guide d'animation* et *Pour mieux intervenir auprès des personnes analphabètes*, les trois brochures du projet Alpha-musée, sont disponibles au: Musée de la civilisation, 85, rue Dalhousie, C.P. 155, succursale B, Québec (Québec) G1K 7A6. Tél. (418) 643-2158.

■ La Commission scolaire Jérôme-Le Royer a tenu à souligner les 45 années de service de l'une de ses enseignantes, **Claire Fortier**, de l'école Gabrielle-Roy. L'hommage qu'elle a reçu était certainement mérité, car qui peut se vanter d'avoir consacré une si large partie de sa vie à la formation de jeunes?



**Claire Fortier**

■ **Gilles Rondeau**, travailleur social et professeur à l'École de service social de l'Université de Montréal vient d'être élu président de la Corporation professionnelle des travailleurs sociaux du Québec.

■ Avon Canada vient d'octroyer



**136 000 \$ à la Fondation Mira**

Le comité des activités féminines des Chevaliers de Colomb du Québec a recueilli plus de 136 000 \$ pour la Fondation Mira, qui assure le dressage de chiens-guides pour aveugles. Dans l'ordre habituel: **Nancy Ann Gignac**, représentante des activités féminines du 4e degré; **Angèle Laforest**, présidente du comité provincial des activités féminines des Chevaliers de Colomb du Québec; **Gisèle Dupont**, directrice régionale de la Fondation Mira et son chien-guide Tasha.

**La presse au Parc Safari**

Lundi dernier se tenait la «journée familiale de la presse au Parc Safari à Hemmingford et à cette occasion nombre de journalistes et de membres de leurs familles ont été accueillis par **Jean-Pierre Ranger** (au centre), copropriétaire du Parc. Un journaliste de la région de Québec s'est même payé la fantaisie de faire une crevaison au beau milieu de la réserve où les animaux sont en liberté, mais des préposés du parc sont allés aussitôt les aider et tout est rentré dans l'ordre.



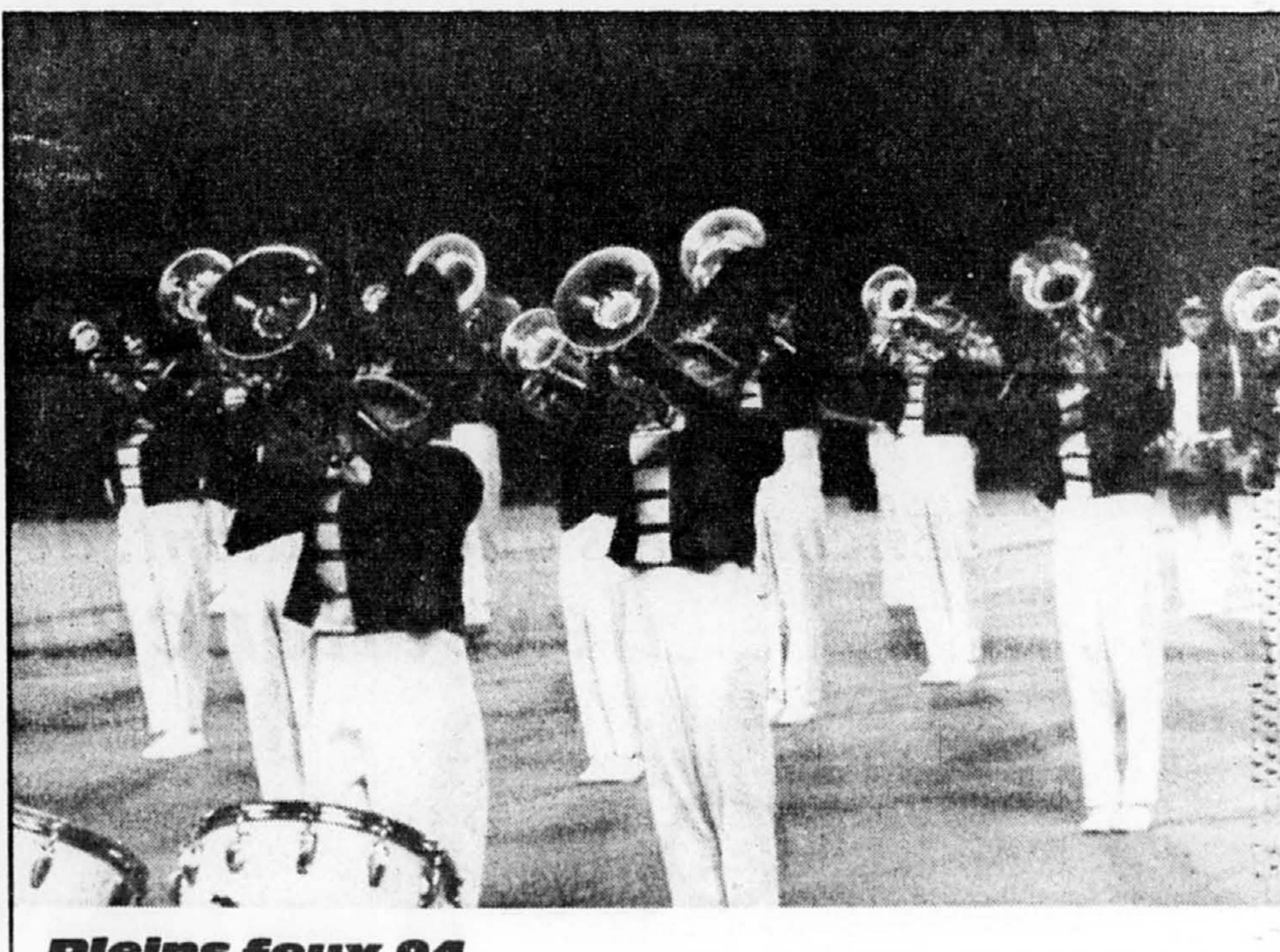
**Nouveau comité exécutif de Centraide**

Le nouveau comité exécutif de Centraide du Grand Montréal élu lors de l'assemblée générale du 13 juin regroupe, de gauche à droite: **Yvon Jean**, Régie régionale de la santé et des services sociaux de Laval; **Robert Doré**, Université du Québec à Montréal; **Daniel Auclair**, trésorier, Société immobilière Auclair Duguay inc.; **Jean-François de Grandpré**, président du conseil, Lavery, de Billy; **Michèle Thibodeau-DeGuire**, Centraide du Grand Montréal; **Jean-Marc Léger**, Groupe Leger & Léger inc.; **Nicole Boily**, secrétaire, Ville de Montréal, et **Irène Nattel**, vice-présidente, Deacon Barclays de Zoete Wedd limitée. **Sara M. Saber**, également de l'exécutif, ne figure pas sur la photo.



**50 ans d'amour**

Heureux 50<sup>e</sup> anniversaire de mariage du couple **Cécile et Raymond Richer**, qui célèbre aujourd'hui, avec leurs enfants et petits-enfants, ces 50 ans de cheminement amoureux.



**Pleins feux 94**

La saison des groupes de tambours et clairons débute en force avec la compétition Pleins feux 1994, qui regroupe les ensembles d'élite québécois. Sur notre photo, **L'insolite de Saint-Jérôme**, en plus d'être le meilleur groupe de tambours et clairons québécois, se classe chaque année parmi les meilleurs au monde.

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 3 JUILLET 1994

## La personnalité de la semaine

Il n'est pas de succès qui se mérite  
s'il n'est construit sur l'excellence

**Il vient d'être nommé Pompier québécois de l'année  
par l'Association des chefs de service**

ANNE RICHER

Cet homme de 26 ans est un envoyé du ciel. Depuis qu'il est tout petit, il sauve des vies. Le hasard (?) fait qu'il est là au bon moment. Stéphane Coupal est certes troublé par cette mission inattendue, mais il vit sa vie normalement. Un de ses actes de bravoure, le 18 juillet 1993, lui a valu le titre de *Pompier québécois de l'année*, décerné par l'Association des chefs de service.

Stéphane Coupal est pompier à l'emploi du Service des incendies de la Ville de Montréal. *La Presse* décerne à ce héros le titre de *Personnalité de la semaine*.

### Prisonnier sous l'eau

Que s'est-il passé le 18 juillet de l'année dernière? Affecté habituellement à la caserne numéro 4, il remplaçait ce jour-là, (un hasard?), le chauffeur du camion à échelle à la caserne 33. Un témoin leur signale qu'une auto vient de plonger d'un pont de fer dans le canal Lachine, à l'angle des rues Saint-Patrick et de l'Église. Arrivés sur les lieux, deux de leurs hommes sont déjà à l'eau. Leurs tentatives pour atteindre l'auto immergée à plus de sept mètres sont des échecs. En deux secondes, débarrassé de sa chemise et de ses souliers, le jeune pompier Coupal plonge. «C'est noir, très noir, on ne voit même pas au bout de la main.»

Chaque fois, il doit remonter reprendre son souffle. «Arrivé à

l'auto je comptais trois et je remontais». Cela ne donne pas beaucoup de temps pour agir. Il a cependant repéré l'auto et à sa troisième plongée il emporte des tricoises avec lesquelles il réussit à briser la vitre arrière, côté passager.

À la quatrième plongée il se rend compte que la vitre de la victime est baissée; il attrape l'homme par le collet mais ce dernier est attaché. Les poumons de l'intrépide pompier vont éclater. Il plonge pourtant tête première dans l'auto en se tenant par la bandoulière pour aller détacher la ceinture. «Je l'ai lâchée! raconte-t-il, et je me suis retrouvé dans le toit de l'auto.» Après la douleur, l'euphorie. Pourtant Stéphane Coupal se ressaisit. Il remonte et replonge. «J'ai tiré, j'ai dégagé la bandoulière.» Il a remonté l'homme à la surface; il a pris une bonne respiration et tout en ramenant l'homme, lui a insufflé de l'air dans la bouche. «Il ne respirait plus en sortant de l'eau.»

Un des ses collègues prend la relève et lui fait le bouche-à-bouche; tout est mis en oeuvre pour ranimer la victime. Mais: «Il fallait retourner voir s'il y avait quelqu'un d'autre.» Mieux armé cette fois d'une puissante lampe de poche et d'un appareil respiratoire, il a pu s'assurer que plus personne ne se trouvait dans l'auto. «Sur le coup j'étais content que mes efforts aient porté fruit, l'homme était sauvé, j'étais content. Ce n'est que le lendemain que j'ai pu sortir de mon état second et réalisé ce qui s'était passé. Durant quatre mois, je n'ai pas pu dormir. Je



STÉPHANE COUPAL

«J'aime ça rendre service, déclare le jeune homme. On dirait que l'autre en haut fait exprès pour me mettre sur le chemin».

n'en parlais pas, mais même le jour j'avais des images qui me revenaient. Mes proches l'ont vécu avec moi.»

### Une espèce d'ange gardien

Il y a plusieurs années, à l'occasion de son cours de natation sa petite soeur de trois ans traverse la piscine, ballon au dos. Soudain dans la partie profonde, le ballon creve et l'enfant coule. Stéphane a cinq ans et il est là (par hasard?). «J'ai nagé jusqu'à elle et je me suis mis en dessous d'elle pour qu'elle flotte.»

Au lac Connelly, l'été de ses sept ans, un de ses cousins, âgé de 30 ans, «tombe dans le profond et j'étais seul avec lui. Je veux le sortir, mais il m'a calé, j'étais trop petit; finalement j'ai réussi à le maintenir entre deux eaux, jusqu'à ce que mon père vienne nous secourir.»

À Saint-Jérôme il y a quatre ans, il est pompier depuis une semaine seulement, il aperçoit (par hasard?), de la fumée qui sort par la fenêtre d'une résidence. Il réussit à sortir la personne qui cherchait à mettre fin à ses jours «et qui a changé d'idée».

Récemment, après sa journée de travail, il va prendre une bière, le gars qui est à côté de lui s'affaisse, victime d'un malaise. Il le ranime.

Et sur l'autoroute, un cheval égaré erre au bord de la voie rapide. Le jeune pompier réussit à stopper la circulation, à éloigner le cheval et éviter ainsi peut-être un grave accident.

«J'aime ça rendre service, déclare le jeune homme. On dirait

que l'autre en haut fait exprès pour me mettre sur le chemin».

### Un gars pourtant tranquille

Il a une terre de plusieurs arpents, une maison où il a appris à bricoler grâce à son père: «en tapant une fois sur le clou une fois sur mes doigts», un chien dalmatien (!), une blonde. Le pompier se repose en marchant sur sa terre, en allant se... baigner.

Il est né à Saint-Jérôme, le 27 février 1968, huitième d'une famille de neuf enfants. Son père a été conseiller municipal pendant huit ans, engagé à la Commission scolaire, président de la Chambre de commerce. «J'ai été élevé par les sept autres enfants avant moi, j'ai un peu de tous.» Il a appris la natation très tôt et même fait de la compétition; il a été moniteur, a enseigné le ski.

Après son cours secondaire, au moment de son choix de carrière lui est revenu sans doute ce souvenir: «Quand le camion de pompier passait sur notre rue, ma mère réveillait tous les enfants et on suivait les pompiers.» Destin. Hasard? Il a donc complété son cours en 1990. Durant un an il a été pompier à Saint-Jérôme et depuis trois ans il est à l'emploi de la Ville de Montréal. Il rêve d'avoir un enfant un jour, car pour lui les choses les plus importantes au monde sont la famille et bien sûr la vie. «C'est fragile une vie, c'est précieux.»

Il dit sans amertume que l'homme sauvé des eaux ne s'est jamais manifesté, qu'il ne l'a jamais revu, et qu'il respecte ce choix.

«Je l'aurais fait quand même pour qui que ce soit.»

## Réflexion...

«La différence entre l'échec et le succès c'est de faire une chose à peu près bien et la faire parfaitement bien.»

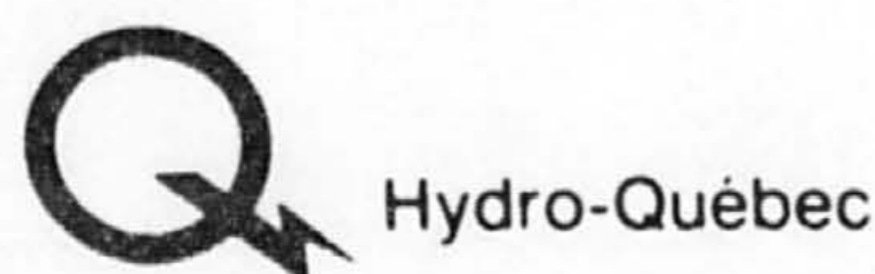
Je pense donc je lis

La Presse

(proverbe oriental)

Sources: Office des Communications Sociales

Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie,  
l'excellence naît de l'effort.



Hydro-Québec

Le meilleur de nous-mêmes



ALCAN